



Chroniques Camusiennes

Publication de la Société des Études Camusiennes

N° 27 – Avril 2019

V ie de la Société des Études Camusiennes	p. 2
A ctivités camusiennes	p. 7
A nalyses :	
Jean-Yves Tamet : « Variations autour du fraternel »	p. 9
Laurence Brossier : « La parole en question dans <i>L'Étranger</i> »	p. 17
Guy Dugas : « Petit complément sur la relation Camus-Memmi »	p. 25
P arutions	p. 27
D isparitions : Adèle King ; Baptiste-Marrey	p. 30
S ociétés amies	p. 32
F ormulaire de (ré)adhésion 2019	p. 33

Chers amis,

Dans les lieux mêmes que Camus a aimés, les Algériens crient leur révolte : ils disent « non » et ils disent « oui » avec autant de force ; *L'Homme révolté* ne disait pas autre chose. Je voulais d'abord saluer la beauté de cette courageuse « révolution du sourire »...

Notre but est de faire mieux connaître la pensée et l'œuvre de Camus. Le programme est exaltant ! Ces *Chroniques camusiennes* montrent, une fois de plus, combien son œuvre est présente aujourd'hui, sous des formes multiples. À nous d'être présents aussi pour la faire lire et relire – non en délivrant ce qui serait sa vérité, mais en traçant des chemins qui permettront aux publics les plus divers d'y entrer, de la parcourir et de l'aimer.

Je vous souhaite un beau printemps.

Agnès SPIQUEL
agnes@spiquel.net

Comité de rédaction : Marie-Thérèse Blondeau, Agnès Spiquel, Anne-Marie Tournebize
societe@etudes-camusiennes.fr
ISSN 2110-1175

© *Chroniques camusiennes*, n° 27, avril 2019, reproduction possible après autorisation préalable

Vie de la Société des Études Camusiennes

➤ **Assemblée générale, 12 janvier 2019**

[Ceci est un résumé du compte rendu de cette réunion. Le compte rendu exhaustif est envoyé à tout adhérent sur simple demande]

➤ **Bilan moral**

La Société des Études camusiennes a été très active en 2018 :

- Ses activités « extraordinaires » ont été couronnées de succès : Colloque d'Arc-et-Senans, « Camus et la poésie » (28-30 septembre 2018) ; colloque de Louvain-la-Neuve, « La manipulation... » (9-10 novembre 2018) ; Journée d'étude de Montpellier, « Camus en scènes. Repenser un auteur au théâtre » (10 octobre 2018 – après l'annulation en mars dernier).
- Ses activités « habituelles » marchent bien : *Présence d'Albert Camus*, dont la qualité est reconnue par la subvention CNL ; *Chroniques camusiennes* ; son site ; sa présence sur Facebook et sur Twitter ; le dépliant.

Les « Entretiens Jacqueline Lévi-Valensi » (nom définitif des ex-séances au café Procope) se poursuivent, mais dans des lieux différents et avec une séance annuelle ailleurs qu'à Paris.

La SEC continue son expansion à l'étranger, qui passe surtout par des contacts personnels. Plus largement les relations avec les adhérents ne sont jamais purement administratives.

La SEC prépare l'avenir, sur 3 points essentiellement :

- La bibliographie. La charge de la bibliographie camusienne établie par R. Gay-Crosier et transmise à Jason Herbeck est trop lourde pour un seul homme. Un groupe de travail, coordonné par Hans Peter Lund, a réfléchi à son avenir. Il y aura désormais la Nouvelle bibliographie Camus par la Société des Études camusiennes (NBC – SEC) qui renverra à l'ancienne (et aux bibliographies existantes). La réflexion sur la mise en œuvre pratique de cette bibliographie sur le site va se poursuivre.
- Le site. Il faut partager les tâches liées au site et moderniser celui-ci. Le CA a débloqué 2000 euros à cet effet. Nous bénéficierons du concours actif d'un expert en la matière. Un comité est formé pour l'établissement d'un cahier des charges. La réflexion se poursuivra sur le rôle du futur *webmaster*.
- Le CA. Il sera renouvelé à la prochaine AG, en janvier 2020 ; il élira un nouveau bureau.

Bilan moral adopté à l'unanimité.

➤ **Bilan financier (année civile 2018)**

L'exercice est clos sur un résultat d'exploitation bénéficiaire de 1.122,90 €.

L'état des fonds propres disponibles au 31/12/18 est donc de 12.389,40 €.

L'état des finances reste sain pour aborder cette année 2019. Nous ne sommes pas dépendants des subventions pour assurer la pérennité de *Présence* dans les prochaines années.

Bilan financier adopté à l'unanimité.

Discussion d'un avenant sur les rapports entre la SEC et les « groupements » étrangers

Le CA propose à l'AG un texte qu'il a élaboré après deux années de réflexion pour définir les liens entre la SEC et les « groupements » (quel que soit le nom qu'ils se donnent) qui se constituent à l'étranger, en plus des trois « Sociétés » historiques.

Cette charte figure comme avenant aux statuts de la SEC ; une fois actualisée par chaque groupement, elle figure comme avenant à ses propres statuts.

Avenant adopté à l'unanimité

➤ **Projets pour 2019 et 2020**

- Octobre ou novembre 2019, Journée d'étude « Camus – Jean Prévoist », organisée avec la Société des Amis de Jean Prévoist, dans le cadre d'une série de manifestations pour le 75^e anniversaire de la mort de Jean Prévoist (1901-1944, dans le maquis du Vercors).
- Omar Flici évoque la possibilité d'une réunion à Alger en 2020 pour commémorer le soixantième anniversaire de la mort de Camus.

➤ **AG extraordinaire : Modifications des statuts**

Dans le but de se mettre en conformité avec la loi et de manifester la largeur de nos objectifs et des publics que nous visons, de manière à pouvoir demander un jour le statut d'association d'intérêt général, le CA propose l'ajout d'un article sur la dévolution des actifs en cas de dissolution et la modification de l'article 10 sur le Conseil d'administration.

Le quorum n'étant pas atteint pour voter la modification des statuts, l'A.G extraordinaire ne se tient pas et ne sera pas re-convoquée sur cet ordre du jour. En effet, il semble qu'il faille « toiletter » l'ensemble des statuts. Quand le CA aura préparé celle-ci (à sa séance du 22 juin), une AGE sera re-convoquée, sur cet ordre du jour élargi. Ce point passe donc dans les questions diverses.

➤ **Questions diverses**

- L'A.G. ordinaire décide de prolonger l'étude sur la dévolution des actifs. La clause de dissolution est indispensable pour obtenir le statut d'association d'intérêt général. Mais il faut encore réfléchir à ce type de statut pour l'association, qui n'est finalement demandé que par peu de membres.
- Il est proposé de changer la domiciliation et les statuts en même temps, à l'occasion de l'élection du nouveau bureau en janvier 2020 ; et de domicilier la SEC à Paris, chez un membre, de manière à avoir accès gratuitement à une salle de la Maison des Associations du quartier correspondant.

➤ **Hommage à Paul Viallaneix, le 23 février à l'École Normale Supérieure, rue d'Ulm à Paris**

Le 23 février dernier, un beau parcours de reconnaissance a été offert à juste titre au Professeur Paul Viallaneix, en ce lieu du savoir et de la culture où il est entré comme normalien en 1946.

J'étais touché d'être devant ces tables de travail comme il l'avait été si souvent, face au tableau noir où se sont écrits à la craie blanche les noms qui animaient son esprit agile et fulgurant : Michelet, Camus, Vigny, ou encore Kierkegaard.

C'est au nom de Paul que nous avons rendez-vous entre amis qui, pour certains, se connaissaient très bien, et pour d'autres, se découvraient pour la première fois. Un point commun nous réunissait : sa présence ne nous a pas quittés. À cette occasion, mille rencontres, anecdotes, passions en commun, enquêtes littéraires, compagnonnages sont venus au jour.

Dans un café à Paris ou au milieu des roses de son jardin à Seilhac, évoquant Camus ou Michelet, au culte du dimanche ou à travers les lignes de Réforme, dans le maquis ou au cœur d'autres combats menés pour la liberté, infatigable et passionné, le sourire facétieux, amoureux pour toujours de Nelly, Paul a marqué l'histoire mais aussi nos histoires.

François PROUTEAU

Et grâce à Paule Petitier de Paris 7, les communications et témoignages de la journée d'hommage à Paul Viallaneix seront rassemblés dans un livre électronique, sous format epub, qui sera réalisé au Centre Seebacher et téléchargeable (gratuitement) par tous ceux qui voudraient garder le souvenir de cette belle rencontre. Vous pouvez avoir une idée du type de publication par le lien suivant : <http://seebacher.lac.univ-paris-diderot.fr/bibliotheque/items/show/46>

➤ **Nouvelles des Sociétés étrangères**

➤ **La Société japonaise**

Le n° 14 de sa revue *Études camusiennes* paraîtra en juin 2019.

➤ **La Société polonaise**

- préparation pour fin 2019 d'un ouvrage collectif (une vingtaine de contributions) sur la relation de Camus avec d'autres philosophes, *Camus, philosophe chez les philosophes*.
- Maciej Kaluza prépare un article sur l'épisode de *La Chute* où Camus avoue avoir volé son eau à un mourant ; il le confronte à des expériences traumatiques de prisonniers des camps qui, en Pologne, ont décrit leurs sentiments de culpabilité, de responsabilité pour la mort des autres et leur attitude envers les valeurs. Il a aussi publié une étude où il confronte *Meursault contre-enquête* et *La Chute* ; et une analyse de l'« Appel pour une trêve civile en Algérie », qui met l'accent sur sa dimension éthique.
- l'action concernant la lecture de *La Peste* est terminée : pendant toute la durée de la campagne, environ 100 personnes ont lu le livre : chaque livre envoyé a été transmis par les lecteurs et lu au moins par 10 personnes.
- un homme dont le père a pris part aux événements de Poznań en 1956 a rejoint l'association polonaise – qui prévoit donc d'organiser en juin un événement consacré aux appels de Camus après le massacre des travailleurs de Poznań.
- En 2018, Joanna Roś, excellente chercheuse camusienne, a soutenu sa thèse de doctorat « Albert Camus w polskiej kulturze literackiej i teatralnej w latach 1945-2000 », consacrée à l'influence de Camus sur les auteurs, directeurs de théâtre et écrivains polonais.
- M. Kaluza envisage d'organiser à Cracovie un colloque sur les relations entre Camus et les penseurs chrétiens. Mais tout dépend des ressources de son université...

➤ **La Société sud-américaine**

Les lectures mensuelles de Camus ont repris à la médiathèque de l'Alliance française à Buenos Aires. Inés de Cassagne nous raconte : « Nous avons repris mardi nos rencontres de lecture. Comme il s'agissait du rapport entre *Les Justes* et *L'Homme Révolté*, j'avais distribué les rôles des personnages et ceux-ci jouaient tandis qu'au moment requis j'apportais les propos de l'essai, en fait la préface sur les crimes de passion et ceux de logique. »

➤ **L'Association d'études camusiennes en Espagne**

Elle a tenu son Assemblée générale le 2 mars, à la librairie française Jaimés de Barcelone. L'AG a été précédée d'une table ronde-débat, autour des *Justes*, avec Virginie Lupo, Sergi Belbel et Hélène Rufat.

Elle prépare une présentation de la traduction de la correspondance Camus-Char, à Madrid, avec deux acteurs très reconnus (et camusiens) : Imanol Arias et Francesc Orella.

➤ **Nouvelles des groupes**

➤ **Les Camusiens du Toulousain**

Ils ont tenu une réunion le 26 février.

Renseignements auprès de Yves Ramier : anne-yves@outlook.fr

Annuaire des adhérents :

Nous vous proposons de faire figurer sur notre site vos **nom, prénom et lieu géographique** (cette dernière information est très souvent demandée en vue de regroupements ciblés ou de simples contacts). **Les adresses mail ne seraient données qu'à la demande** et bien entendu seulement si cette dernière semble justifiée.

En cas de désaccord avec cette procédure qui devrait être mise en place très prochainement, vous pouvez contacter Rémi Larue par mail: remi.larue@live.fr

Il est encore temps de payer votre cotisation 2019 : 30 euros (tarif inchangé).

Vous trouverez le formulaire à la fin de ce numéro.

Le numéro 10 de notre revue *Présence d'Albert Camus* est paru ; vous l'avez reçu.

Si vous souhaitez d'autres exemplaires, vous pouvez les commander à Anne-Marie Tournebize (29, boulevard Camélinat 92240 Malakoff) ou les trouver à la librairie Compagnie (58 rue des Écoles Paris 5^{ème}).

Pour les numéros précédents, vous pouvez les commander à l'adresse de l'association (3bis, rue de la Glacière 94400 Vitry/Seine).

Consultez régulièrement notre site : www.etudes-camusiennes.fr

Vous y trouverez toutes les nouvelles au fur et à mesure de leur parution....

... et maintenant, une nouvelle rubrique « Association/Lecteurs » dédiée à tous les lecteurs de Camus : « Vous aimez Camus. Comment l'avez-vous rencontré ? En personne, peut-être, ou le plus souvent par ses livres. Au cours de vos études ou par curiosité personnelle ? Comment a, au fil des années, évolué votre intérêt ?

Afin que nous nous connaissions mieux au sein de la communauté des camusiens, nous serions heureux si vous acceptiez de vous confier en toute liberté.

Envoyez-nous une page (2000 signes environ) en cliquant sur : "contactez-nous". Merci à vous.

Tous les anciens numéros de *Chroniques Camusiennes* sont à présent en ligne sur notre site dans la rubrique L'Association/Bulletins.

Consultez également la bibliographie camusienne, créée par Raymond Gay-Crosier et maintenant gérée par Jason Herbeck, de l'université de Boise (Idaho)

<http://camusbibliography.boisestate.edu/>

Activités camusiennes

- **Autres manifestations passées** (dont nous n'avions pas connaissance en janvier dernier)
- Du 22 au 27 janvier, Festival Albert Camus à l'Espace 44 à Lyon
 - *La Chute*, dans une production « La Lune à l'envers », adaptation, mise en scène et interprétation : Benjamin Ziziemsky
 - *L'Étranger*, dans une production « Théâtre de l'Accalmie », adaptation, mise en scène : Régis Gayraud, avec Jean-Marc Galéra
- Le 25 janvier au centre culturel de l'Alliance française de Toronto, *Le Premier Homme*, adaptation, réalisation et interprétation de Jean-Paul Schintu
- Le 9 février, l'émission « Une vie, une œuvre », sur France Culture était consacrée à *Maria Casarès, une force solaire* (1922-1996) <https://www.franceculture.fr/emissions/une-vie-une-oeuvre/maria-casares-femme-libre-et-actrice-de-rupture-1922-1996>
- Le 21 février, au Théâtre du Chêne-Noir en Avignon, Raphaël Enthoven, *Un amour de Camus*, lecture de *Noces* et conférence.
- Le 22 février, « La compagnie des poètes » sur France Culture, une émission consacrée à « Sénac - Camus : une histoire algérienne » avec Alexis Lager, Serge Martin et René de Ceccatty. <https://www.franceculture.fr/emissions/poesie-et-ainsi-de-suite/senac-camus-une-histoire-algerienne>
- Le 19 Mars, au Centre culturel des Glycines, à Alger, Conférence « Camus : au-delà des femmes, le féminin » par Agnès Spiquel.
- Du 19 au 23 mars 2019, au théâtre Varia, à Bruxelles, *L'Étranger*, adaptation et mise en scène de Benoît Verhaert.
- Le 3 avril, rencontre autour du *Premier Homme*, avec Jacques Ferrandez et Franck Planeille, à l'auditorium de Saint-Paul-de-Vence.
- Le 14 avril, les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus ont organisé une table ronde sur « Albert Camus, Carnets du Brésil », lors de la deuxième édition du *Salon International du Carnet de Voyage en Provence*, à Lourmarin.

➤ Échos camusiens

- Le Prix du livre audio France Culture/ *Lire dans le noir 2019* - catégorie Non-fiction a été attribué à la *Correspondance de Maria Casarès et Albert Camus* lu par Isabelle Adjani et Lambert Wilson (Gallimard – écoutez lire). Ce Prix récompense chaque année depuis neuf ans les meilleurs « livres à écouter » parus dans l'année.
 - Max Jacob à Louis Guillaume, 9 février 1943 : « [...] Regarde *L'Étranger* de Camus ! quoi de plus clair et de plus inattendu: on peut discuter ce caractère à perte de vue: c'est là le vrai, le fin du beau, le beau du fin. Je me suis engueulé avec Coulon de Viglain à propos de *L'Étranger*. Oh! que j'aurais été fier qu'on s'engueulât à propos des personnages de *Cinématoma*. On ne m'a pas jugé digne de cet honneur. [...] »
 - Max Jacob à Jean-François Pontalis, 11 septembre 1943 : « Je considère *L'Étranger* comme la plus remarquable étude que j'aie lue depuis *Oblomoff*. Incursion nouvelle des régions inexplorées et roman amusant que *JE VOUDRAIS avoir écrit* - hélas! ce livre ne peut être apprécié que par des gens capables de l'écrire. »
- [Merci à Patricia Sustrac pour ces deux belles citations]¹

¹ Voir Guy Basset, « Max Jacob – Albert Camus : une rencontre manquée ? », *Les Cahiers Max Jacob*, n°10, 2010, p. 119-126.

➤ *Les Carnets d'Albert Camus*, Théâtre du Lucernaire, Paris 6^e, du 13 mars au 4 mai
 Dix-huit mois après la superbe version de *La Chute* interprétée par Yvan Morane, Camus est à nouveau à l'honneur au Lucernaire, dans la même salle intimiste et chaleureuse du « Paradis ».
 Cette fois, c'est une adaptation inédite des *Carnets*, créée cet été à Avignon, que nous propose Stéphane Olivié-Bisson.

Après avoir mis en scène un *Caligula* qui a tourné plus de quatre ans avec Bruno Putzulu dans le rôle-titre, le comédien a décidé de prolonger son chemin auprès d'Albert Camus, en mettant en paroles, musique et lumière le journal intime de l'écrivain. Il a bien entendu sélectionné et associé des extraits, nécessairement de façon arbitraire, mais c'est la règle de ce type d'exercice.

Dans une mise en scène sobre et intelligente, nous voyons défiler devant nous l'enfance en Algérie, la pauvreté, l'amour de la mère, l'arrivée à Paris, l'occupation allemande, les amours, les combats politiques et littéraires, les œuvres et les doutes...

Les derniers mots du spectacle nous montrent un Camus réconcilié par la beauté et la lumière de son nouveau refuge de Lourmarin.

Un seul léger reproche : le comédien, à la diction parfaite, aurait gagné à varier parfois ses regards et sa posture physique, surtout dans un espace où les spectateurs sont si proches.

Mais au terme d'une heure dix de représentation, nous redescendons du « Paradis », heureux d'avoir perçu la profondeur d'âme de Camus, ses doutes, ses douleurs et ses contradictions, mais aussi ses élans et ses joies.

Éric AMIS

Manifestations à venir (voir le détail sur le site)

Date	Thème	Organisateurs/ intervenants / acteurs	Lieu
Du 13 mars au 4 mai	<i>Les Carnets</i> de Camus	Stéphane Olivié Bisson	Théâtre du Lucernaire, Paris 6 ^{ème}
2 au 5 mai 2019	<i>Les Justes</i>	Compagnie L'Alchimie, mise en scène : Franck Delhomme	Théâtre 2000 79 Route de Charly, 69230 Saint-Genis-Laval 04 78 56 44 80 reservations@theatre2000.fr
Du 7 mai au 29 juin	<i>La Chute</i>	Mise en scène d'Ivan Morane	Théâtre des Mathurins, Paris 8 ^{ème}
Tous les lundis jusqu'au 17 juin	<i>La Chute</i>	Jean Lespert , dans une mise en scène de Vincent Auvet	Théâtre Darius-Milhaud, Paris 19 ^{ème}

Analyses

Variations autour du fraternel

Jean-Yves TAMET²

Les destins du fraternel sont toujours d'actualité. Lieu de souffrance et d'interrogation les liens qu'ils désignent nous traversent depuis l'intime de l'enfance jusqu'aux turbulences de la vie sociale. Mon propos va parcourir depuis Caïn et Abel en passant par *La Peste* de Camus jusqu'à Freud, des tableaux qui en montrent des perspectives et des impasses.

Au début Caïn et Abel

L'incontournable récit de Caïn et Abel fait étonnamment de ce fratricide, premier meurtre de l'humanité, un temps fondateur de la culture. Freud a inscrit le meurtre aux commencements « L'histoire originare de l'humanité est remplie par le meurtre » et il en souligne l'influence régulière « ce que les enfants apprennent à l'école est une suite de meurtres entre peuples³. »

Dans le récit biblique, Caïn, l'aîné, donne à Dieu « une offrande des fruits de la terre », et Abel lui offre « les premiers-nés de son troupeau et leur graisse ». Pourquoi Dieu refuse-t-il l'offrande de Caïn, agissant là de manière arbitraire voire étrange ? L'interprétation proposée par l'Épître aux Hébreux dit que c'est poussé « par la foi » qu'Abel apporta son offrande et qu'elle fut acceptée. Y avait-il donc plus de foi dans l'offrande d'Abel que dans celle de Caïn qui n'offre qu'une partie quelconque de ses récoltes ? Le texte dit que ce n'est pas la valeur marchande des dons proposés ou le geste qui l'accompagne qui apparaît important, mais l'écart entre les deux démarches. La question résiderait alors dans la différence ? Autour de chacun, existent des gens plus doués, plus intelligents, plus nantis, comment vont être appréhendées ces différences et la jalousie qui les accompagnent ? Là réside le cœur du récit. Dieu dit d'ailleurs à Caïn que s'il s'abandonne au sentiment de jalousie contre son frère, il va se faire détruire de l'intérieur car ce sentiment évolue comme une bête sauvage, prête à manger les hommes, ou comme une bête qui ronge ainsi que la carie ronge des os. Puis Dieu, une fois Caïn informé, devient silencieux et étend son bras protecteur sur l'assassin, ce qui fait dire à Imre Kertész « Quel manipulateur ! Un vrai dictateur⁴ ».

À la violence du meurtre, s'ajoute l'absence de parole entre les deux frères qui renforce la soudaineté et le tragique de leur aveuglement réciproque. On attendrait de Caïn qu'il parle à Abel de sa jalousie, de son mécontentement, voire qu'il lui dise qu'il ne comprend pas le refus de Dieu, et seul un grand silence les coiffe tous les deux. Abel, de son côté, sachant son frère miné par un tourment aurait pu aller le voir, puis s'expliquer et chercher avec lui les racines de l'ire divine. La responsabilité de la violence est portée par les frères, incapables l'un comme l'autre, d'échanger pour tenter de surmonter leurs différends. Puis revenant vers Dieu qui le questionne sur l'absence de son frère, Caïn parle enfin : « Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ? ». Prend-il alors la mesure d'effacement de son acte meurtrier ? Sans doute pas car son geste n'a pas été prémédité et de plus, il ne connaît pas la mort⁵. Bien sûr, une autre origine du meurtre est parfois envisagée : Caïn aurait souffert de se sentir mal aimé face à l'arrivée d'un puîné. Le texte insiste plutôt sur l'importance du présent du sujet, au-delà d'une histoire qui incriminerait forcément l'amour reçu des parents.

En plaçant le meurtre d'Abel par Caïn au tout début, la Bible instaure la brutalité fratricide

² Jean-Yves Tamet est psychiatre psychanalyste (Association psychanalytique de France). Il exerce à Lyon.

³ S. Freud, « Notre rapport à la mort », *Œuvres complètes de Freud. Psychanalyse*, t. XIII, p. 149.

⁴ I. Kertész, *Journal de galère*, Actes Sud, 2016, p. 23.

⁵ N. Isnard-Davezac « Caïn et Abel. La haine du frère », *Topique*, n° 92, 2005/3.

au fondement de l'humanité. Caïn, chassé par Dieu mais protégé de la mort par une marque, se dirige vers le pays de Nod, pays de l'errance et se fait nomade comme l'était auparavant son frère. Le destin ultérieur de Caïn montre qu'il est mieux traité par Dieu qui le rend porteur de la loi et fondateur de cités, tout en soutenant simultanément la fraternité et la rivalité humaine. De là naissent la dimension politique et la civilisation. Jacqueline de Romilly reconnaissait que la Grèce est pauvre en mythe de frères ennemis alors que le livre de la Genèse en propose au moins sept avec l'absence patente de la figure paternelle puisque, comme on peut le voir ici, Adam est loin du drame.

Quand Dieu a banni Adam et Ève du jardin d'Éden, il a prononcé une malédiction qui engage le sol et l'exil : « Le sol sera maudit à cause de toi. C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie, il te produira des épines et des ronces, et tu mangeras de l'herbe des champs...car tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière » Caïn et Abel ont d'ailleurs une relation différente avec la terre : Caïn le laboureur l'utilise pour produire la nourriture, et Abel le berger, la parcourt avec ses troupeaux. Dans l'écart existant entre leurs deux pratiques René Girard remarquait qu'Abel avait un contact avec les animaux, avec le sacrifice animal, il possédait donc un « trompe-violence » car il savait tuer l'animal.

La question du sol et de la migration occupe le commentaire de Daniel Mendelsohn⁶ : Caïn est rivé à la terre alors qu'Abel, pasteur, transhume avec son troupeau. Cette lecture ouvre d'autres perspectives sur la capacité migratoire face aux dangers et, pensant expressément à sa propre famille, D. Mendelsohn poursuit « Je pense à certains frères qui ne bougent pas, qui essaient de gagner leur vie sur une terre qui n'est pas généreuse, et à d'autres frères qui vont tenter leur chance ailleurs. Je pense aussi à des frères et sœurs d'un autre genre, ceux qui ont grandi trop près les uns des autres et qui se connaissent trop bien, certains forcés de travailler la terre, d'autres, apparemment plus chanceux, capables d'aller ici ou là... ». Catherine Chabert commente ce texte d'un propos qui rejoint notre thème : « Qu'ont donc à voir l'ambivalence, l'ambivalence fraternelle, la guerre, l'extermination de l'étranger et l'effacement de la différence des sexes dans l'amitié⁷ ? ».

Suivons la trace de la fraternité en nous arrêtant sur la place de l'autre, qui trop proche gêne mais, absent, manque : la figure incarnée qui fait défaut est peut-être celle du bouc émissaire. Car cet autre qui est-il, rival œdipien ou rival fraternel ? Peut-on d'ailleurs choisir car on passe rapidement de l'un à l'autre selon des variations où la mère se situe ou dans un registre sexuel, femme du père, ou nourricier, mère de l'autre enfant. Tantôt est suggéré l'inconnu de la chambre à coucher, tantôt apparaît la vive et excitante scène de la tétée. Mais le dérangement vient toujours de l'autre ! À l'origine, « autre » suggère une entité à l'écart, en rupture avec la foule ou la masse dont elle serait parvenue à se démarquer pour faire valoir son identité individuelle. Toutefois, l'étymologie du terme s'oppose à cette manière de voir car elle résulte de l'association de deux racines particulières, la première « als » désigne ce qui est « différent de » et la seconde « -ter » inscrit un comparatif. Quelle que soit la distance que puisse inscrire « als », « -ter » maintient le lien entre les deux entités. L'étymologie dénonce la perspective qui voudrait que celui qui est « autre » s'écarte radicalement de ce dont il se distingue alors qu'il demeure solidaire et fait paire comparative avec lui.

Les destins de Caïn et Abel apparaissent donc unis de manière solidaire et indissoluble, ce que montre également une lecture qui s'appuie sur ce que Freud⁸ a écrit en parlant de l'œuvre littéraire. Comme Hamlet, Caïn et Abel, supportent les faces d'un même conflit. Le lecteur se retrouve en eux dès le début du texte puis autre condition, le drame doit reposer sur un conflit entre une motion consciente et une refoulée qui « soit nommée d'un nom peu clair pour permettre que le processus s'accomplisse chez l'auditeur dans une attention détournée ». Caïn et Abel sont les deux composantes de la jalousie fratricide où Caïn porte l'impossible oubli, « N'oublie pas la sauvagerie en toi ! » est le message très clair qu'il va diffuser longtemps et largement dans son errance puisque

⁶ D. Mendelsohn, *Les Disparus* [2006], trad. Pierre Guglielmina, Flammarion, 2007.

⁷ C. Chabert et V. Abel Prot, « À propos des *Disparus* », *Libres Cahiers*, n° 19, In Press, 2009.

⁸ S. Freud, « Personnages psychopathiques à la scène », *OCFP*, VI.

la présence de la marque le rend immortel.

Le conflit entre les deux frères fait apparaître l'objet en creux placé dans la solitude, avec sa double valence, la femme, la mère : prototype des relations ultérieures, l'objet maternel, peut cependant être relayé ou prolongé par d'autres humains, dont le frère⁹ ou la sœur. Il m'a semblé que la notion du *nebenmensch* pouvait trouver ici un écho dans la suite de Freud qui l'introduit dans l'« Esquisse »¹⁰ comme « premier objet de satisfaction et de surcroît le premier objet hostile, tout comme il est la seule puissance qui aide. C'est donc au contact de cet être-humain-proche que l'être humain apprend à reconnaître ». Ce *nebenmensch* porte une lourde responsabilité, insuffler la vie puis donner protection et goût à la vie. « Ce mot excède de beaucoup la chose qu'il désigne, il a une force polysémique qui le fait réverbérer dans une multitude de directions de sens » et on pourrait faire de lui « un lieu d'émergence de la langue comme le surgissement de la détresse a été le surgissement de la pensée. » Ainsi l'évoque J.-C. Rolland¹¹.

La détresse inaugurale est suivie d'affects qui tentent d'atténuer l'intense douleur : amour, compagnonnage, sympathie, camaraderie et bien sûr fraternité, mais d'autres à la formulation plus désuète comme charité, *agapè* (solidarité et par extension charité) ou sodalité (confrérie et par extension fraternité). Jean Laplanche a traduit *nebenmensch* en « être-humain-proche » et Mireille Gansel, praticienne des langues allemande et hébraïque, fait les remarques suivantes qui délimitent trois registres à ce terme. Luther l'introduit et le traduit de l'hébreu *beamitho*, « celui qui est de ton peuple », « compatriote » dans la Bible de Jérusalem en évoquant alors le lien politique. Puis au XVIII^e, le terme inclut une tournure spirituelle. Enfin, dans la langue de Freud, langue de Goethe, les deux termes *neben* et *mensch* convoquent un imaginaire et une mémoire dont le mot *mensch* est dépositaire dans la tradition de parler et prier des Juifs de la Mittel Europa où le mot *mensch* désigne un « absolu inviolable de l'humanité de l'homme », c'est le troisième registre, celui de l'éthique.

Dans le champ de bataille de la vie psychique, fraternité est certes un beau mot à tel point qu'associé à liberté et égalité, il constitue le trépied des relations sociales souhaitées par l'idéal de la République. Mais il porte aussi son envers : rivalité, jalousie, avidité, qui en dévoilent toute l'intense et violente ambivalence. Que l'on s'en tienne à la vie familiale ou que l'on aborde la vie sociale, la fraternité demeure ou incantation ou rappel à l'ordre, « L'illusion de la fraternité fait partie intégrante de la fraternité¹² ».

En suivant la piste de l'illusion, le double apparaît. Michel Leiris¹³ présente avec une paisible évidence la haine fraternelle à l'égard de son aîné, violent et imprévisible, « je l'ai obscurément haï... je ne peux le supporter » ; ce frère n'est jamais de son bord, toujours ailleurs, du côté des « noceurs » ou des « initiés ». Mais, face à lui, en miroir, il partage bienveillance et « bon accord » avec son second frère en qui il reconnaît « la même mythologie », le « même puritanisme » ainsi que « la tendance mélancolique » ou le « mysticisme ».

Le double est aussi celui des totems qui régissent l'organisation psychique primitive jusqu'au jeu enfantin de la poupée. La figure du double est parfois celle d'un imposteur, d'un persécuteur voire d'un intrus alors que celle du jumeau est familière et protectrice. Mais il existe aussi celle du compagnon imaginaire : l'enfant, l'adolescent même, le convoque comme guide et ange gardien, le protégeant des adultes ; il se situe dans une frange qui sépare le monde réel du monde imaginaire proche des espaces transitionnels, évoluant aux confins d'un trouble de l'identité pouvant contenir la figure d'un disparu, souvent inconnu de lui. Pensons à ce terme de « console » qui fut donné au premier jeu vidéo pratiqué en solitaire. Est-ce là le retour d'une identification au

⁹ D. Pennac, *Mon frère*, Gallimard, 2018.

¹⁰ Transmis à Fliess le 8 octobre 1895 et qu'il nomme « Projet d'une psychologie » dans le chapitre intitulé « La remémoration et le jugement » in S. Freud *Lettres à W. Fliess*, Puf, 2006.

¹¹ J.-Cl. Rolland, Conférence à l'Université Lyon II, janvier 2017, inédite.

¹² J. André, *La Révolution fratricide*, Puf, 1987, p. 59.

¹³ M. Leiris, *L'Âge d'homme*, Gallimard, « Folio », p. 118-125.

père de la préhistoire personnelle¹⁴ considérée comme la plus importante identification de l'individu ou l'écho d'une enclave mélancoliforme ? Ce compagnon représenterait alors une figure du deuil, comme l'est l'image de la conscience dont s'est emparé Victor Hugo « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn¹⁵. »

Naissance de la fraternité d'armes : *La Peste*

La Peste fut écrit pendant la guerre, dès 1941-43¹⁶, et publié en 1947, la même année qui voit les parutions, difficiles, de *Si c'est un homme* de Primo Levi et de *L'Espèce humaine* de Robert Antelme. Ceux qui rentraient des camps, non pas de champs de bataille mais des camps d'extermination, ne rentraient pas nécessairement muets ou silencieux, certains étaient avides d'être écoutés mais peu nombreux étaient ceux qui étaient disposés à entendre des récits de revenants. Or, dans cette situation, le narrateur comme l'écrit W. Benjamin, ne pouvait accomplir son devoir de transmettre l'expérience : comment donner forme à l'inénarrable et intéresser les oreilles sourdes de ceux qui, déconcertés ou insensibles face à l'horreur, préféraient ne pas écouter ? « Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme, on se dit donc que le fléau est irréel, c'est un mauvais rêve qui va passer » (*OC II*, p. 58), lit-on dans la première partie de *La Peste*.

Camus, sans avoir traversé ces expériences, écrit avec une lucidité qui lui permet d'entendre la « mort anonyme » qui se manifeste en un lieu et un temps où l'on considérerait qu'elle n'était plus possible : « C'est impossible, tout le monde sait qu'elle a disparu de l'Occident. » (p. 58) Pourtant, la peste, car c'est elle, fait irruption au cœur d'une actualité qu'elle va questionner et contester.

L'arrivée de la maladie produit une mutation radicale du langage : les mots se transforment et, en première instance, ils sont eux aussi atteints par le microbe qui les réduit à ce que Victor Klemperer définira comme trait essentiel de la langue nazie : l'uniformité¹⁷. Camus décrit l'uniformisation du langage et l'affadissement des émotions : « Et comme, en fait, les formules qu'on peut utiliser dans un télégramme sont vite épuisées, de longues vies communes ou des passions douloureuses se résumèrent rapidement dans un échange périodique de formules toutes faites comme "Vais bien. Pense à toi. Tendresse". » (p. 79). La maladie mine la langue intérieure et la langue du partage.

Une fois établie, la mise en quarantaine de la ville crée un exil qui condamne doublement : il sépare dramatiquement les êtres chers et les coupe de leur langue. Peut-être faudrait-il ajouter un autre exil, celui de sa propre mort. « Mais qu'est-ce que cent millions de morts ? Quand on a fait la guerre, c'est à peine si on sait déjà ce qu'est un mort. Et puisqu'un homme mort n'a de poids que si on l'a vu mort, cent millions de cadavres semés à travers l'histoire ne sont qu'une fumée dans l'imagination. » (p. 60) Désarroi des mots, défaillance de l'altérité, pas pour tous certes, ainsi Grand résiste à l'effondrement et surveille Cottard durant la nuit, après son suicide raté : « Je ne peux pas dire que je le connaisse, mais il faut bien s'entraider » (p. 47).

Cet ouvrage met en avant les modifications qui traversent la communauté et, d'une manière imperceptible, établissent une nouvelle cartographie des relations. Insensiblement chacun des personnages change et ce qui va les unir désormais s'apparente à la construction d'un élan fraternel, adossé à la menace de la réalité de la mort.

Ainsi l'illustre le vif débat entre le médecin et son ami face à la harangue du père Paneloux. En effet, celui-ci, dans son homélie avait fait référence au « fléau » qui vient visiter les hommes « comme il a visité toutes les villes du péché depuis que les hommes ont une histoire. Vous savez maintenant ce qu'est le péché, comme l'ont su Caïn et ses fils, ceux d'avant le déluge, ceux de Sodome et Gomorre... » (p. 100), il accable ses fidèles et poursuit « Le temps n'est plus où des

¹⁴ S. Freud, « Le moi et le ça », *OCF*, XIII.

¹⁵ V. Hugo, « La Conscience », *La Légende des siècles*.

¹⁶ A. Djemai, *Camus à Oran*, Éditions Michalon, 1995.

¹⁷ V. Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich*, traduit par E. Guillot, Agora Pocket, 2002.

conseils, une main fraternelle étaient les moyens de vous pousser vers le bien. Aujourd'hui la vérité est un ordre. Et le chemin du salut, c'est un épieu rouge qui vous le montre et vous y pousse. » Ce violent prêche « rendit plus sensible à certains, l'idée, vague jusque-là, qu'ils étaient condamnés, pour un crime inconnu, à un emprisonnement inimaginable » (p. 102), constate le narrateur.

Or le docteur Rieux, discutant avec Tarrou, remarque avec colère que le prêtre n'a pas assez vu mourir : « [...] c'est pourquoi il parle au nom d'une vérité. Mais le moindre prêtre de campagne qui administre ses paroissiens et qui a entendu la respiration d'un mourant pense comme moi. » (p. 120). Puis la discussion se poursuivant, Rieux lutte « en même temps contre un désir soudain et déraisonnable de se livrer un peu plus à cet homme singulier, mais qu'il sentait fraternel » (p. 121). De fait, il affirme que cette peste est pour lui « une interminable défaite » et que c'est « la misère » (p. 122) qui lui a appris tout cela.

Et pourtant, au milieu de cette épidémie infâme qui empile des hommes dans une « fosse anonyme » ou les transforme en « tas de cendres », il reste quelque chose à faire, et le narrateur s'astreint à l'écriture précise des événements. Camus, proche en cela de W. Benjamin, montre le narrateur en train d'explorer et de se souvenir de la catastrophe. Seul le narrateur peut rendre compte, au présent, de ce qui arrive et conférer ainsi un peu d'humanité. Camus se retient même de révéler le nom du narrateur et nous n'apprendrons qu'à la toute fin qu'il s'agit du docteur Rieux : « le docteur Rieux décida alors de rédiger le récit qui s'achève ici, pour ne pas être de ceux qui se taisent, pour témoigner en faveur de ces pestiférés, pour laisser du moins un souvenir de l'injustice et de la violence qui leur avaient été faites [...] » (p. 248). La fraternité est un acte en mouvement en réponse à l'impasse et comme Camus l'écrit à F. Ponge « Mais que faire ? je suppose que la réponse est : donner sa forme au malheur, le nommer. Cela nous ramène à *La Peste*¹⁸. »

Si le mot fraternel, à vrai dire, ne traverse pas le texte en tant que tel, en revanche la fraternité en action le parcourt de bout en bout, au point d'apparaître comme un des thèmes majeurs du roman. On a déjà vu Rieux face à Tarrou, qu'il découvre « fraternel », un Tarrou généreux dont la morale et la compréhension lui semblent proches. Un peu plus tard, Rieux écoute la radio « et des confins du monde, à travers des milliers de kilomètres, des voix inconnues et fraternelles s'essayaient maladroitement à dire leur solidarité [...] » (p. 129). Ce qui rassemble les hommes préoccupe le médecin, ainsi « il n'y avait plus alors de destins individuels, mais une histoire collective qui était la peste [...] » (p. 149).

Ce travail de la fraternité engage chacun, même Rambert qui finalement décide de rester dans la ville, « je sais que je suis d'ici, que je le veuille ou non. Cette histoire nous concerne tous » (p. 178). Il trouve son point d'orgue dans la mort du fils du juge Othon où Rieux, en rage, s'emporte face au Père Paneloux « Ah ! Celui-là, au moins, était innocent, vous le savez bien ! » (p. 184). Cette réflexion, la seule qui le montre excédé, est suivie d'excuse : « Et il y a des heures dans cette ville où je ne sens plus que ma révolte. » (p.184). À Paneloux qui suggère alors « d'aimer ce que nous ne pouvons pas comprendre », Rieux dit non « Je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés » (p. 184). Du coup, le prêche suivant d'un Paneloux tourmenté le voit inclure les arguments tirés de son expérience auprès des malades, il vacille et, avec la chute de son propos, « Mes frères il faut être celui qui reste ! » (p.191) il rejoint Rieux...et Caïn ?

En relisant *La Peste*, loin de la première lecture de mes quinze ans, j'ai découvert la présence de l'univers destructeur concentrationnaire avec la réclusion, l'isolement et le silence, je n'avais pas alors repéré, écouté, la présence de la peste brune, jamais nommée, derrière le bacille de Yersin. Camus, sensible aux tragédies qu'il a traversées, est un poète visionnaire. En 1955, Barthes porte un jugement qui affadit la portée de *La Peste* : « l'œuvre préfère dériver la lucidité en morale », critique à laquelle Camus objectera : « *La Peste*, dont j'ai voulu qu'elle se lise sur plusieurs portées, a cependant comme contenu évident la lutte de la résistance européenne contre le nazisme. La preuve en est que cet ennemi qui n'est pas nommé, tout le monde l'a reconnu, et dans

¹⁸ Camus écrit cette phrase à Francis Ponge (*Correspondance Camus-Ponge*, Gallimard, 2013, 11 juillet 1943, p. 55-56), à propos de la beauté qu'il souhaite et ne trouve pas dans son exil au Chambon-sur-Lignon.

tous les pays d'Europe. » (OC II, p. 286)¹⁹. Pas sûr que tout le monde l'ait alors reconnu...²⁰

Le thème de la fraternité fut poursuivi ultérieurement dans une série de conférences²¹ aux USA ; le thème court cependant de manière explicite dans *Le Malentendu* ou dans *L'Homme révolté* « La race de Caïn aurait triomphé de plus en plus au cours des siècles » et dans *Le Premier Homme* où la fraternité est associée à l'exil²² jusqu'à la nouvelle forte et incisive, « L'Hôte », qui en première intention s'intitulait « Caïn ».

En écho au roman, sont venus par association d'autres termes comme « fraterniser » et « fraternisation » dans un contexte où le drame vital, le péril d'un métier poussent les hommes à la solidarité ; sans m'y attarder je ferai une brève incursion chez Ernst Jünger²³ qui décrit un instant inouï où, après un déluge, Allemands et Tommies se trouvent hors de leurs tranchées inondées : « Tout à coup un appel nous vint de l'autre bord d'Anglais qui, comme nous, ne pouvaient se maintenir dans leurs tranchées... nous marchâmes à leur rencontre comme si les meilleurs éléments des peuples sortaient des tranchées sous le coup d'une impulsion subite, d'une évidence morale, pour se tendre les mains et s'entendre une bonne fois, comme des enfants qui se sont longtemps querellés. » Mais un obus au loin se fait entendre, le combat reprend, fin de l'éphémère fraternisation. Arrive alors le commentaire de Mark Twain : « Pendant des siècles, la "fraternité entre les hommes" a été encouragée le dimanche, et le "patriotisme" tous les jours de la semaine. Le patriotisme envisage l'inverse même de la fraternité²⁴. »

Est-ce là, avec cet éprouvé de solitude un rien amer, la chute finale de tout élan de fraternité ?

Où la jalousie de l'enfance occupe Freud.

La jalousie infantile a depuis longtemps frappé les observateurs, ainsi Saint Augustin : « J'ai vu de mes yeux et bien observé un tout-petit en proie à la jalousie : il ne parlait pas encore et il ne pouvait sans pâlir arrêter son regard au spectacle amer de son frère de lait²⁵ ».

La correspondance entre Freud et Martha²⁶, quant à elle, est traversée de récits de crises de jalousie à la violence étonnante, ainsi le 5 juillet 1885²⁷ « Ne suis-je plus ton confident ? Attends un peu quand je viendrai, tu t'habitueras de nouveau à avoir un maître, et un maître sévère il est vrai, mais tu ne peux en trouver un qui t'aime autant [...] ».

Plus tard, Freud, dans la lettre à Fliess du 3 octobre 1897 où il se souvient également de la nudité entrevue de *matrem*, évoque son frère Julius. « Tout me fait croire aussi que la naissance d'un frère d'un an plus jeune avait suscité de méchants souhaits et une véritable jalousie infantile et que sa mort avait laissé en moi le germe d'un remords²⁸ ». Julius, fut le premier frère cadet, décédé à l'âge de six ou huit mois alors que Freud avait dix-neuf mois. Cette relation, ainsi que

¹⁹ Sur ce point, voir H. Mino « La Peste : la force de l'allégorie », *Camus*, Cahier de l'Herne, 2013, p. 258-262.

²⁰ « Camus n'est pas du tout un philosophe, c'est un moraliste et avant tout un écrivain. Il a quand même écrit *La Peste*, ce n'est pas rien ! » dit M. Tournier dans *Je m'avance masqué. Entretiens avec M.M. Martin*, Écriture 2011, p. 137.

²¹ Les conférences ont des titres éloquentes comme « Sommes-nous des pessimistes ? » et également « Nous autres meurtriers » (OC II, p. 686-687) où Camus énumère les symptômes suivants qui lui semblent au cœur du marasme contemporain. « L'Occidental n'est plus assuré de son avenir immédiat et vit dans l'angoisse plus ou moins précise d'être broyé par l'Histoire ». « Cette crise est basée sur l'impossibilité de la persuasion : nous avons découvert qu'il y a des hommes qu'on ne persuade pas ». « La montée de la bureaucratie, machine abstraite et compliquée qui le rejette dans la solitude. ». « Ce qui compte est de faire triompher une doctrine et la douleur humaine n'est plus un scandale. » in A. Camus *Conférences et discours 1936-1958*. Gallimard, Folio, 2017, p. 34-58.

²² « *La rencontre avec l'Arabe à St-Etienne et cette fraternité de deux exilés en France* » (OC IV, p. 992).

²³ E.Jünger, *Journaux de guerre*, tome 1, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 564-565.

²⁴ M. Twain, *Cette maudite race humaine*, Actes Sud, 2018, p. 54.

²⁵ Saint-Augustin, *Confessions I*, Garnier-Flammarion, Paris, 1995.

²⁶ P. Gay, *Freud. Une vie*, Hachette, 2002, p. 578.

²⁷ S. Freud, *Correspondance 1873-1939*, Gallimard, 1991, p. 172.

²⁸ S. Freud, *Lettres à W. Fliess*, Puf, Paris, 2006.

celle qui le liait à son neveu d'un an son aîné, ont influencé le destin des futures amitiés²⁹. Il y eut aussi d'autres enfants, comme son plus jeune frère ou le cousin de Manchester avec lesquels il a agi cruellement à l'égard d'une petite fille. Parmi cette bande d'enfants, Pauline, la cousine du même âge puis ses cinq sœurs, et même une autre Pauline de huit ans sa cadette, toutes captèrent l'attention de la mère et devinrent des rivales malvenues. Bien plus tard, lui-même fut confronté à une autre fille intensément jalouse, Anna !

Si ces évocations de jalousie enfantine sont constantes dans la correspondance, elles se retrouvent également mises en avant dans les textes métapsychologiques et les évocations de cure. On retrouve parmi les instances un moi tiraillé et pressurisé entre un ça et un surmoi qui apparaissent comme des tutelles aînées tyrannisantes ! « Une guerre dans les instances psychiques »³⁰ existe là où un fraternel violent entretient des combats. Caïn serait proche de l'exigence implacable du ça et Abel apparemment plutôt proche des aménagements du moi !

Daniel Pennac, quant à lui, a mis l'accent sur une dimension bien tempérée du fraternel où l'aîné incarne un surmoi humoristique et bienveillant, parfois un rien désespéré, sans volonté de domination sur le cadet, lui disant en somme « Regarde, le voilà donc ce monde qui a l'air si dangereux. Un jeu d'enfant, tout juste bon à ce qu'on en plaisante ! »³¹ Cet aîné s'inscrit dans une veine distanciée et s'intercale entre parents et enfant, prêt à manifester son soutien face aux adultes au jugement surmoïque sévère.

Mais si Freud insiste autant sur la jalousie, c'est qu'il suppose que le lecteur va refuser cet état en le refoulant ; de fait, en le lui rappelant régulièrement, la question qui revient « Qu'as-tu fait de ton frère ? » maintient présente l'évocation de la haine.

Cette perception commence quand l'enfant voit le nouvel entourage³² et perçoit « cette liaison tendre, le plus souvent au parent du sexe opposé » il succombe alors, « à la désillusion, à la vaine attente, à la jalousie » car il a obtenu sans équivoque la preuve de « l'infidélité de l'aimé ou de l'aimée » et il mesure « toute l'ampleur du dédain qui lui était dévolu. »

Enfin Lacan, dans *Les Complexes familiaux*³³, a insisté sur les connexions de la paranoïa avec le complexe fraternel dans les thèmes d'usurpation, de filiation, de spoliation, ainsi que sur la structure narcissique révélée par les attitudes d'intrusion, d'influence, des questions du double et des transmutations délirantes du corps.

Au point de croisement entre l'Œdipe et l'arrivée du puîné, jaillissent sous la plume de Freud³⁴ des mots vifs « Mais ce n'est pas seulement pour la nourriture lactée que l'enfant en veut à l'intrus, au rival non désiré, mais aussi pour tous les autres signes de la sollicitude maternelle. Il se sent détrôné, spolié, lésé dans ses droits, il voue une haine jalouse au petit frère ou à la petite sœur et développe contre la mère infidèle une animosité qui s'exprime souvent par une modification désagréable de son comportement. » Un lecteur attentif retrouvera la présence de cet enfant jaloux sous la plume de J.-B. Pontalis³⁵ dans *Frère du précédent*.

Jalousie, haine, dédain et spoliation, appartiennent aux conflits les plus vifs de la fratrie et peuvent succomber à un refoulement précoce. Mais si parfois demeure une composante pathologique à l'origine d'intenses projections, la jalousie sous l'influence de l'éducation peut évoluer autrement car « avec le refoulement de celle-ci et une mutation des sentiments, les rivaux antérieurs deviennent désormais les premiers objets d'amour homosexuel³⁶. » Ce destin était déjà noté dans l'apparition des « sentiments sociaux qui s'élèvent par-dessus les modalités de rivalité

²⁹ S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, OCF.P., IV, p. 533.

³⁰ J.-Cl. Rolland, « Guerre, musique et poésie », *Penser/Rêver*, Éditions de l'Olivier, n° 21, 2012.

³¹ S. Freud, « L'humour », OCF.P., XVIII, p. 140.

³² S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », OCF.P., XV, p. 291.

³³ J. Lacan, *Les Complexes familiaux*, Navarin, 1984.

³⁴ S. Freud « Sur la Féminité », OCF.P., XIX, p.165.

³⁵ J.-B. Pontalis, *Frère du précédent*, Gallimard, 2006.

³⁶ S. Freud, « Jalousie, paranoïa, homosexualité », OCF.P., XVI, p. 96-97.

jalouse entre frères et sœurs³⁷.» La composante aimante de la fraternité s'instaure comme un possible destin sublimatoire de la jalousie.

Bien plus tard en 1928, à la mort de son ami Eduardo Silberstein, Freud³⁸ écrira au président de la loge B'nai B'rith de Braila : « J'ai passé plusieurs années de mon enfance et de mon adolescence dans une étroite amitié, je peux même dire une union fraternelle, avec lui. Ensemble nous avons appris l'espagnol sans professeur. » et il clôt par la formule « en B.F. et C. », Bienveillance, Fraternité et Concorde, devise inventée par ces deux adolescents.

Nous sommes là dans l'évocation de la fraternité, une fois que celle-ci a fait son temps. Mais dans la clinique, j'ai souvent remarqué la difficulté à saisir sa présence non pas dans le récit de péripéties mais dans le transfert comme si son esprit évoluait en des zones improbables. Je livre ce fragment de cure où, me semble-t-il, un esprit de rivalité a soufflé, longtemps rebelle à sa reconnaissance, car j'ignorais alors ses lieux d'inscription et d'origine !

Voici pourquoi je ne peux suivre complètement des auteurs qui soulignent que le lien fraternel est le parent pauvre comparé au complexe œdipien alors même que le thème est souvent présent mais sous des nominations moins directes, évoluant en arrière-plan, dans des inscriptions transférentielles déplacées. La jalousie fraternelle serait-elle honteuse ?

* * *

La lente progression dans l'écriture du texte m'a confronté à la découverte de résistances dont j'ai dû progressivement tenir compte, car liées et inscrites à la nature du thème. Ainsi une première lecture, héritée des interprétations du XVIII^e siècle et portée par un imaginaire du Bien et du Mal m'a conduit tout naturellement à me ranger aux côtés d'Abel, la malheureuse victime : mais, différents commentaires sont venus critiquer cette identification première pour que j'ose me diriger progressivement vers le point de vue de Caïn...et reconsidérer leur place respective en inscrivant leurs deux personnages en une complexité duelle indissociable !

Ensuite *La Peste* a rencontré et épousseté le souvenir de sa première lecture qui n'avait pas envisagé l'actualité de son écriture ; il a fallu dépasser les reproches lancinants hérités du conflit de Sartre avec Camus pour retrouver l'expression simple et forte du roman, bien loin de tout mouvement complaisant. Résister c'est abandonner l'apparent confort d'être du côté de bons sentiments qui s'imposent parfois avec une troublante évidence.

« Devenir Caïn » donc ; mais un Caïn qui doit porter en lui présente la trace d'Abel, tel est ce que ce texte m'a appris de la fraternité. Traduit analytiquement, c'est écouter dans les manifestations de la résistance les tensions passionnées, haineuse comme amoureuse, c'est aussi découvrir les traces de meurtres accomplis ou pas dans des temps psychiques diphasés ; autant de résistances qui, traduites en langue camusienne, s'énoncent ainsi : « le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais »³⁹.

³⁷ S. Freud, « le Moi et le ça », *OCF.P.*, XIII, p. 281.

³⁸ S. Freud, *Lettres de jeunesse*, Gallimard, 1950, p. 252.

³⁹ A. Camus, *La Peste* (OC II, p. 248).

La parole en question dans *L'Étranger*

Laurence BROSSIER

Dans une lettre du 27 janvier 1943 au sujet du *Parti pris des choses* de Francis Ponge, Camus écrit : « Il y a ainsi dans tout être qui s'exprime, la nostalgie de l'unité profonde de l'univers, la nostalgie de la parole qui assumerait tout (quelque chose comme « Aum », la syllabe sacrée des Hindous), du verbe enfin qui illumine ». Or, Meursault, le héros de *L'Étranger*, roman publié en 1942, semble précisément inspiré par la pensée hindoue à laquelle Camus lui-même s'intéressait, notamment sur les conseils de Jean Grenier, cette pensée que nous pouvons retrouver dans le livre *De L'Âme* de François Cheng, publié au début du mois de novembre 2016. L'auteur évoque, lui aussi, le mot « Aum » : « J'écris le mot « âme », je le prononce en moi-même, et je respire une bouffée d'air frais. Par association phonique, j'entends *Aum*, mot par lequel la pensée indienne désigne le Souffle primordial. Instantanément, je me sens relié à ce Désir initial par lequel l'univers est advenu, je retrouve au plus profond de mon être quelque chose qui s'était révélé à moi, et que j'avais depuis longtemps égaré, cet intime sentiment d'une authentique unicité et d'une possible unité. » Or, Meursault n'est-il pas celui dont la soif d'unité est si grande qu'il voudrait se confondre avec « Aum », cette parole créatrice initiale, née du monde et faisant corps avec lui ? N'est-il pas celui qui, à force de peser ses mots, de privilégier même parfois le silence afin de tenter de réduire cet écart qui le sépare du monde dans lequel il voudrait se fondre, en disqualifiant la parole, s'engage dans un combat inhumain ?

I. Le monde des hommes ou le règne de la parole

Si Meursault tient une place centrale dans ce récit dont il est le narrateur, de nombreux personnages gravitent autour de lui et tous usent de la parole, en tant qu'outil de communication comme il est coutume de le faire lorsque l'on vit en société. Que ce soit dans le cadre du travail, dans les rapports de voisinage, lors d'événements familiaux comme les funérailles ou lors de situations plus particulières comme les procès, la parole est ce qui va créer du lien, éphémère ou durable. Elle est même capable parfois d'instaurer un dialogue, c'est-à-dire un rapport de reconnaissance réciproque de ce qu'il y a de plus précieux en chacun : l'humanité. Ainsi Hannah Arendt écrit-elle en 1974 dans *Vies politiques* : « Quelque intensément que les choses du monde nous affectent, quelque profondément qu'elles puissent nous émouvoir et nous stimuler, elles ne deviennent humaines pour nous qu'au moment où nous pouvons en débattre avec nos semblables. [...] Nous humanisons ce qui se passe dans le monde et en nous en en parlant, et, dans ce parler, nous apprenons à être humains » (Gallimard, p. 34). Il est donc naturel que les hommes que Meursault rencontre dans de multiples occasions lui parlent. Il y a tout d'abord ceux dont les propos sont représentatifs de la fonction qu'ils occupent : son patron, le directeur et le concierge de l'asile. Cantonnés dans leurs rôles, ils ont avec Meursault une relation courtoise. Son patron souhaite avoir son avis sur « un projet encore très vague » ; il le consulte pour savoir s'il serait intéressé par un poste dans un nouveau bureau à Paris, lui proposant de ce fait une promotion. Le directeur de l'asile de vieillards où la mère de Meursault a passé ses dernières années a, lui aussi, un comportement tout à fait adapté : il s'exprime dans des termes justes, communique les informations nécessaires et veille à la bonne organisation de l'enterrement. Les mots sont précis et polis, propres à maintenir avec ceux qu'il reçoit la bonne distance. Le concierge de l'asile, de par son rôle auprès des pensionnaires, parle plus et use de paroles plus libres. Il compense, en quelque sorte, le langage protocolaire du directeur et apparaît comme un homme plus chaleureux. Conscient de la réserve que commande la solennité du moment, il est toutefois dominé par son goût pour la simple conversation,

pour un bavardage qui frôle l'indiscrétion. Il prend plaisir à raconter sa vie, à poser des questions, à parler des pensionnaires. C'est sa façon à lui d'assister les familles en ces moments difficiles. Ses propos sont spontanés, pleins de sincérité.

Mais il y a surtout les hommes que Meursault a l'habitude de côtoyer dans la vie de tous les jours : ses collègues de travail, le patron du restaurant et ses voisins de palier. Ils parlent tous à un moment ou un autre et l'on peut même remarquer que ses voisins, Salamano et Raymond Sintès, se confient à Meursault. En effet, la première fois que le vieux Salamano, homme d'un naturel réservé, parle longuement, c'est parce qu'il est bouleversé d'avoir perdu son chien : il a besoin de raconter ce qui est arrivé et exprime à la fois sa colère et sa détresse mais il reste sur le palier de peur d'importuner Meursault ; la seconde fois, ayant perdu tout espoir de retrouver son chien, il accepte d'entrer chez lui, raconte sa vie et va même jusqu'à lui parler de sa mère. Quant à Raymond, son deuxième voisin de palier, c'est un homme extraverti et plutôt envahissant, à la morale douteuse : vu que Meursault parle peu, il a tout le loisir de lui raconter ses histoires et l'amène facilement à faire un faux témoignage.

Tous ces personnages représentent ce besoin qu'évoque Hannah Arendt d'« humaniser ce qui se passe dans le monde et en nous en en parlant ». À travers eux, c'est un monde, avec ses bons et ses mauvais côtés, un monde peuplé d'hommes ordinaires, qui est décrit. Mais, au sein même de ce monde, la parole acquiert une autre dimension quand elle est portée par des hommes dont la profession repose sur l'excellence de sa maîtrise. Elle contrôle les mots, les intonations et s'accompagne d'une gestuelle indispensable pour se déployer avec la force nécessaire au bon fonctionnement de son argumentation. Elle ne peut être discréditée et a vocation à résonner dans le monde pour y faire régner l'ordre en départageant les hommes en coupables et innocents mais elle a le pouvoir aussi de faire naître l'espoir quand elle prend la forme de la parole religieuse.

Dans *L'Étranger*, elle est portée par les juges et les avocats ainsi que par l'aumônier, personnages présents dans la deuxième partie du livre. Les premiers ont, avant tout, besoin d'un lieu où puisse s'exprimer la parole judiciaire. En effet, dans son introduction à *Bien juger*, Antoine Garapon écrit : « Pour rendre justice, il faut parler, témoigner, argumenter, prouver, écouter et décider. Pour tout cela, il faut d'abord se trouver en situation de juger. Le premier geste de la justice n'est ni intellectuel, ni moral, mais architectural et symbolique : délimiter un espace sensible qui tienne à distance l'indignation morale et la colère publique, dégager un temps pour cela, arrêter une règle du jeu, convenir d'un objectif et instituer des acteurs » (Odile Jacob, 2010, p. 19). C'est un lieu où la parole ne doit jamais se rompre car elle a pour but de faire éclater la vérité, laquelle se concrétise par un verdict. Elle a pour ambition de reconstituer les faits en toute objectivité par confrontation des différents points de vue. Ce qui explique qu'elle est distribuée de façon organisée et qu'elle maintient chacun dans un rôle spécifique : « L'avocat levait les bras et plaidait coupable, mais avec excuses. Le procureur tendait ses mains et dénonçait la culpabilité, mais sans excuses » (OC I, p. 198). Quant aux témoins, ils doivent être au service de la parole judiciaire en quête d'éléments purement factuels. Un des hommes de la défense, Céleste, en est tout à fait conscient : « Il a mis alors ses mains sur la barre et l'on voyait qu'il avait préparé quelque chose » (OC I, p.195). Raymond, lui aussi cité par la défense, va tenir des propos qui vont se retourner contre lui et, par conséquent, contre Meursault. Enfin, la tension est palpable chez Marie, cette jeune dactylo devenue sa maîtresse, qui mesure combien les paroles sont impuissantes à exprimer la réalité : « Mais, tout d'un coup, Marie a éclaté en sanglots, a dit que ce n'était pas cela, qu'il y avait autre chose, qu'on la forçait à dire le contraire de ce qu'elle pensait, qu'elle me connaissait bien et que je n'avais rien fait de mal » (OC I, p. 196).

Quant au prêtre, à l'image des professionnels de la justice, il est lui aussi revêtu d'une parole d'autorité puisqu'il est le messager de « la justice de Dieu », l'annonciateur d'une autre vie, capable de résoudre cette terrible épreuve « qu'est la mort » : « Mais, du fond du cœur, je sais que les plus misérables d'entre vous ont vu sortir de leur obscurité un visage divin. C'est ce visage qu'on vous demande de voir » (*OC I*, p. 210). La parole religieuse est, d'ailleurs, portée d'abord par le juge d'instruction dans le bureau duquel interrogatoire et confession se confondent au chapitre I de la deuxième partie. Il emploie les mêmes termes que le prêtre : « Il m'a dit [...] que tous les hommes croyaient en Dieu, même ceux qui se détournaient de son visage » (*OC I*, p. 181).

Enfin, la parole acquiert un autre statut quand elle s'exerce dans la sphère privée. C'est ce qui transparaît à travers les deux personnages féminins que sont la mère de Meursault et Marie Cardona. À propos de sa mère, alors que le directeur de l'asile lui dit : « Vous êtes jeune et elle devait s'ennuyer avec vous », le narrateur constate : « C'était vrai. Quand elle était à la maison, maman passait son temps à me suivre des yeux en silence » (*OC I*, p. 142) et il souligne un peu plus loin, au chapitre V, « D'ailleurs, ai-je ajouté, il y avait longtemps qu'elle n'avait rien à me dire et qu'elle s'ennuyait toute seule » (*OC I*, p. 168). S'il est vrai que sa mère avait trouvé à l'asile de vieillards des compagnons avec lesquels elle pouvait échanger, rien ne dit que, lorsqu'elle vivait avec son fils, son silence était synonyme d'ennui, contrairement à ce que dit Meursault ; il était plutôt le signe de ce lien indéfectible qui unit une mère à son enfant. Mais il faut reconnaître qu'il témoignait aussi d'une sorte d'impuissance à traduire en mots la force d'une relation viscérale en mal d'humanisation. Au cœur même du silence qui existe entre eux, il y a finalement le maintien d'une distance qui les isole l'un l'autre et que seule la parole pourrait combler. La nature de ce silence-là pétrifie tout et les réunit non dans le monde des hommes mais dans ce monde minéral qui se révèle dans toute sa dureté lors de l'enterrement de la mère. Or, c'est là qu'a lieu la véritable rencontre entre la mère et le fils : « À travers la ligne de cyprès qui menaient aux collines près du ciel, cette terre rousse et verte, ces maisons rares et bien dessinées, je comprenais maman » (*OC I*, p. 149). Puis dans l'intimité de la sphère privée, il y a Marie présente au procès en tant que témoin comme nous l'avons mentionné plus haut, Marie cette jeune femme qui est particulièrement à l'aise au milieu des éléments naturels. La première fois qu'elle apparaît dans le roman, c'est quand elle se baigne « à l'établissement de bains du port » : tout son corps n'est qu'abandon face au soleil et harmonie avec la mer. Le samedi suivant, après avoir joué dans l'eau, elle se laisse envelopper par les vagues avec le même bonheur. Le lendemain, alors que Meursault, dès le matin, reçoit les rayons du soleil comme une agression, « Marie sautait de joie et n'arrêtait pas de dire qu'il faisait beau » (*OC I*, p. 168) ; lorsqu'elle se baigne, ses mouvements sont en totale osmose avec l'élément marin ; lorsqu'elle sort de l'eau, elle est imprégnée de mer et de soleil. Marie semble incarner une sorte d'innocence qui lui permet d'exprimer une sensualité détachée de toute culpabilité, un monde d'avant la faute dans lequel le corps a tous ses droits. C'est, sans doute, ce qui explique pourquoi, dans le *Dictionnaire Albert Camus* des éditions Robert Laffont (2009), Jacques Le Marinel écrit : « elle n'a pas su préserver la pureté de leur relation en lui demandant de se marier avec elle, c'est-à-dire de se soumettre aux convenances sociales » (p. 512). Cependant, le personnage est plus complexe qu'il n'y paraît : en considérant le mariage comme « une chose grave », elle ne le situe pas simplement au rang des « convenances sociales », elle voit en lui la confirmation de la réciprocité de l'amour qui passe, en quelque sorte, par la parole. Marie témoigne ainsi de sa double inscription dans le monde naturel et dans le monde humain, ce qui n'est le cas d'aucun autre des personnages. À l'aise au sein des éléments et au milieu des hommes, elle rappelle que si la nature permet de se ressourcer, certains actes trouvent leur parachèvement en devenant actes sociaux. Tout cela fait partie d'elle intuitivement et, à ce titre, elle est une figure essentielle de *L'Étranger*. Elle est à la fois ce « moi » qui communique instinctivement avec la nature, qui laisse parler ses sentiments, et ce « moi » social, moral, pris dans le tourbillon de l'existence. C'est pourquoi, lors du procès, son malaise est apparent et elle ne parle de sa rencontre avec Meursault que sous la contrainte pour

s'effondrer ensuite. Si elle avait la possibilité de parler librement de lui, sans doute est-ce un autre personnage qui se dégagerait mais ce n'est ni le lieu ni le moment pour le faire. Ainsi, pour Marie, faire parler les faits en oubliant la réalité de la personne humaine correspond à une trahison de ce qu'est la parole, même si elle est animée par un souci de vérité.

II. Meursault ou la parole disqualifiée

Or, s'il apparaît de façon évidente, avec le personnage de Marie, lors du procès, que le langage n'est pas capable de restituer la réalité mais ne peut que la déformer, la trahir, c'est cette impuissance de la parole à user d'un langage juste qui explique depuis le début du roman le comportement du personnage principal. En effet, Meursault ôte très souvent à la parole sa fonction de communication propre à humaniser les relations au profit d'une parole plus objective, capable de dire les choses telles qu'elles sont, en adoptant une attitude distanciée par rapport aux propos qu'il prononce et en s'abstenant de prendre en compte celui qui les reçoit. Comme l'indique Camus dans la préface à l'édition universitaire américaine de 1955 (*OC I*, p. 215-216) Meursault veut les mots justes : « ne pas dire plus que ce qui est », ne pas dire « plus qu'on ne sent ». Mais, bien que cette revendication ait une certaine légitimité, elle conduit très vite à adopter des formules simples, enfantines et finalement dénuées de sens - « oui », « non », « ça m'est égal », « ce n'est pas de ma faute » -, entraînant inévitablement une déconsidération des êtres humains et une déshumanisation de celui qui remet en question le langage. Privée de sa puissance d'argumentation et de sa force de persuasion, réduite pour ainsi dire à néant, la parole humaine est alors disqualifiée. Elle est atteinte dans ce qu'elle a de plus précieux : cette capacité qu'elle porte en elle de faire partager des points de vue, des interrogations et des émotions. Elle s'appauvrit en se dépouillant précisément de toutes les voix humaines bien qu'elle se purifie en même temps. L'usage que Meursault en fait a pour conséquence de l'arracher à la communauté des hommes et d'accroître sa réceptivité aux éléments naturels. L'on pourrait dire que c'est ce rapport particulier qu'il a vis-à-vis du langage qui l'amène à tuer puis qui le tue.

Pourtant, Meursault n'est ni un solitaire ni un exclu : il a un travail qui le fait dépendre d'un patron et qui l'amène à côtoyer des collègues ; il habite un appartement dans le faubourg d'Alger et a l'occasion de croiser ses voisins ; il a une liaison avec Marie et lorsqu'il va à la plage au chapitre VI, c'est sur l'invitation de Raymond chez un couple d'amis. Même s'il lui arrive d'éviter sciemment l'échange comme en témoigne le « oui » qu'il adresse au militaire dans l'autobus « pour n'avoir plus à parler », on ne peut lui reprocher de ne pas écouter ce que les autres lui disent car il apparaît, au contraire, très soucieux de restituer avec exactitude leurs propos. Il note, en effet, que le discours du concierge de l'asile est « juste » et « intéressant », il remarque même cette manière surprenante que le concierge a « de dire : « ils », « les autres », et plus rarement « les vieux », en parlant des pensionnaires dont certains n'étaient pas plus âgés que lui ». Il constate de même que ce que lui raconte Raymond Sintès est « intéressant ». Mais, alors que Salamano attend, en vain, un peu de sympathie, voire de compassion, une parole qui lui laisse quelque espoir de retrouver son chien, qui puisse lui redonner un peu de courage, Meursault se contente de répondre « que la fourrière gardait les chiens trois jours à la disposition de leurs propriétaires et qu'ensuite elle en faisait ce que bon lui semblait » (*OC I*, p. 164). Le vieil homme n'a plus qu'à rentrer chez lui et à se mettre à pleurer. Lors de la rencontre suivante, lorsqu'il lui parle de sa mère, Meursault reste impassible et face au vieil homme qui utilise l'expression « votre pauvre mère », bien qu'il use du terme affectif « maman », il note : « Il a émis la supposition que je devais être bien malheureux depuis que maman était morte et je n'ai rien répondu » (*OC I*, p. 167). Ainsi semble-t-il toujours maintenir à distance ceux qui lui parlent en posant rarement des questions et en usant de réponses brèves, empreintes d'un détachement singulier : les mots qu'il prononce équivalent à un refus de se situer dans un véritable échange donc d'accepter l'autre comme essentiel, d'exprimer un point de vue personnel. Comme l'écrit Dominique Rabaté dans le *Dictionnaire Albert Camus*, Meursault

n'est qu'« un œil qui enregistre les phénomènes du monde, une conscience taciturne qui refuse d'ordonner selon un sens son expérience de la réalité » (p. 291). À force de subir les conversations plus qu'il ne les engage, de sortir les mots de leur contexte, il construit un être froid et distant. Et plus l'enjeu est important, plus il se sert de la parole pour dire à la fois ce refus de prendre sa vie de tous les jours à bras-le-corps et « cette passion de l'absolu et de la vérité [...] la vérité d'être et de sentir » (*Préface à l'édition universitaire américaine*) de sorte que les mots n'aboutissent paradoxalement qu'à une chose : rompre la communication, dégrader les rapports humains. L'épisode où son patron lui propose un poste à Paris le montre bien : « Il m'a demandé alors si je n'étais pas intéressé par un changement de vie. J'ai répondu qu'on ne changeait jamais de vie [...]. Il a eu l'air mécontent, m'a dit que je répondais toujours à côté » (*OC I*, p. 165). Que dire aussi des réponses qu'il donne à Marie quand elle lui demande s'il l'aime : « Je lui ai répondu que cela ne voulait rien dire, mais qu'il me semblait que non. Elle a eu l'air triste » (*OC I*, p. 161) puis un peu plus loin : « Elle a voulu savoir alors si je l'aimais. J'ai répondu comme je l'avais déjà fait une fois, que cela ne signifiait rien mais que sans doute je ne l'aimais pas. [...] Après un autre moment de silence, elle a murmuré que j'étais bizarre, qu'elle m'aimait sans doute à cause de cela mais que peut-être un jour je la dégoûterais pour les mêmes raisons » (*OC I*, p. 165). Pourtant la question de l'attachement amoureux ou affectif est une question centrale : elle est posée aussi par son avocat à propos de sa mère dans le chapitre I de la deuxième partie et Meursault, bien qu'il y réponde de façon affirmative, ajoute toujours la même expression « Sans doute, j'aimais bien maman, mais cela ne voulait rien dire ». Il poursuit sa réponse : « Tous les êtres sains avaient plus ou moins souhaité la mort de ceux qu'ils aimaient » et précise : « [...] je lui ai expliqué que j'avais une nature telle que mes besoins physiques dérangent souvent mes sentiments. Le jour où j'avais enterré maman, j'étais très fatigué et j'avais sommeil. De sorte que je ne me suis pas rendu compte de ce qui se passait » (*OC I*, p. 178). Dans cette remarque coïncident la soif de la parole vraie et le lâcher prise qui convergent tous deux vers la recherche de l'unité. Ainsi se creuse inévitablement un écart de plus en plus grand avec le monde des hommes, matérialisé par la prison et bien visible lors d'un entretien avec le juge d'instruction, quand il dit : « Le juge s'est alors levé, comme s'il me signifiait que l'interrogatoire était terminé. Il m'a seulement demandé d'un même air un peu las si je regrettais mon acte. J'ai réfléchi et j'ai dit que, plutôt que du regret véritable, j'éprouvais un certain ennui. J'ai eu l'impression qu'il ne me comprenait pas » (*OC I*, p. 181). Toujours ce même souci du mot juste qui pervertit finalement toute communication, phénomène qui s'accroît pendant le temps du procès où Meursault se trouve en décalage avec tous ceux qui se trouvent dans le tribunal, quelle que soit la place qu'ils y occupent. De plus en plus isolé, Meursault est finalement montré du doigt, comme l'indique l'étymologie du mot « monstre », non pas tant parce qu'il a commis un meurtre mais parce qu'il donne de lui une image telle qu'elle rend tout à fait vraisemblable la gratuité de ce meurtre. Or, cette image qu'il donne de lui pendant l'instruction et le procès, c'est bien avec des mots qu'il la construit et ces mots le condamnent parce qu'ils sont la preuve de son incapacité à tisser des liens avec autrui, à entrer dans le projet d'humanisation du monde et à s'humaniser lui-même donc la preuve aussi qu'il peut tuer sans raison. Ces mots-là sont fermés à tout échange, preuve que Meursault disqualifie la parole, considérée pourtant, en dépit de ses imperfections, comme un outil noble pour faire société et gagner en humanité.

D'ailleurs, le dernier chapitre du roman apparaît, en quelque sorte, comme la consécration de la disqualification de cette parole initialement faite pour rapprocher les hommes et être porteuse d'espoir. Une fois le verdict prononcé, en effet, Meursault retourne dans sa cellule. Il est intéressant de voir que ce qui prend alors figure humaine, c'est le ciel : « On m'a changé de cellule. De celle-ci, lorsque je suis allongé, je vois le ciel et je ne vois que lui. Toutes mes journées se passent à regarder sur son visage le déclin des couleurs qui conduit le jour à la nuit » (*OC I*, p. 204). Et c'est dans cette ambiance particulière que se révèle un autre Meursault : un homme qui, au lieu de continuer à regarder sa vie se dérouler sans en être l'acteur, se réapproprie son existence dans la conscience de

chaque jour qui s'écoule, tente de rentrer en lui-même pour s'exercer à accepter avec indifférence l'exécution ou non du verdict, suite au rejet ou non du pourvoi. Dans cet exercice difficile où il s'avère impossible de maîtriser l'élan vital, la parole n'a plus du tout sa place. Or, c'est là qu'elle surgit dans toute la force de sa persuasion en la personne de l'aumônier et, pour la première fois, Meursault, qui s'est toujours contenté de répondre aux questions, réagit avec une violence grandissante, d'abord verbale puis physique : « Je me suis un peu animé [...]. Alors, je lui ai crié [...]. Alors, je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose qui a crevé en moi. Je me suis mis à crier à plein gosier et je l'ai insulté et je lui ai dit de ne pas prier. Je l'avais pris par le collet de sa soutane » (*OC I*, p. 211). C'est comme s'il confirmait que la parole est vide de sens et imperméable à toute communication.

En rejetant l'aumônier, Meursault, toujours fidèle à lui-même, se détourne du Dieu qu'il lui présente et se coupe définitivement de la parole des hommes. Par cet acte, il se donne aussi la chance de pouvoir rejoindre cette parole parfaite qu'il tentait d'appréhender à travers « les mots justes », de faire cette rencontre avec l'indicible, le « Aum ». Face à la parole qui sépare et qui ne peut, à ses yeux, réconcilier, se trouve la parole pure, qui se contente d'être.

III. Le retour vers la parole originelle « Aum »

Lorsqu'elle se refuse à tisser des relations avec les êtres qui peuplent le monde, la parole se détourne du souci des autres mais elle retrouve aussi, de ce fait, son caractère absolu, son essence. L'accès à la parole parfaite, initiale, non pervertie semble possible. C'est cette expérience que vit Meursault mais elle le fait sortir du champ de l'humanité. En effet, quand la parole est disqualifiée, quand elle ne joue plus le rôle d'intermédiaire entre l'univers et les hommes, le contact avec le monde cosmique est direct et il ne reste plus que les éléments à l'état brut. Or, Meursault est confronté, très tôt dans le récit, lors de l'enterrement de sa mère, à cette situation mais de façon involontaire car, pour aller de l'asile de vieillards à l'église de Marengo, il faut traverser la campagne en marchant pendant « au moins trois quarts d'heure ». Comme le cortège s'ébranle en début d'après-midi, Meursault se trouve plongé dans une nature qui s'exprime dans toute sa violence. Face au soleil qui darde ses rayons, il ne peut que constater son incapacité à résister et sa totale soumission : « Aujourd'hui, le soleil débordant qui faisait tressaillir le paysage le rendait inhumain et déprimant » (*OC I*, p. 149), « La sueur coulait sur mes joues », « l'éclat du ciel était insoutenable », « j'étais un peu perdu entre le ciel bleu et blanc et la monotonie de ces couleurs, noir gluant du goudron ouvert, noir terne des habits, noir laqué de la voiture », « Tout cela [...] me troublait le regard et les idées », « Moi, je sentais le sang qui me battait aux tempes » (*OC I*, p. 150). La souffrance n'est pas là où on pourrait l'attendre, dans la douleur causée par la perte d'un être cher, mais elle est bien présente, tellement forte qu'elle fait oublier la gravité du moment. La preuve en est donnée par le vieux Pérez : très touché par la mort de la mère de Meursault dont il était très proche, il souffre aussi fortement de cette chaleur accablante au point que se combinent les « larmes d'énervement et de peine » et que son évanouissement est plus dû aux conditions climatiques qu'aux circonstances. La nature peut donc être hostile au point de nous déposséder complètement de notre humanité : toute l'énergie dont nous disposons est au service d'une lutte solitaire contre les éléments.

C'est cette même expérience de confrontation directe avec les éléments naturels entraînant une dépossession de soi que Meursault vivra à la fin de la première partie, comme s'il se refusait à tirer une leçon de ce qu'il avait vécu précédemment, bien qu'il note dès la matinée : « [...]le jour, déjà tout plein de soleil, m'a frappé comme une giflle » (*OC I*, p. 168). Il est d'abord important de remarquer que, lorsqu'il revient sur la plage avec Raymond qui a l'intention de se venger, malgré la forte chaleur, il est celui qui va empêcher Raymond de tuer l'Arabe en invoquant le code de

l'honneur. Pour lui, en effet, entre le refus du langage déformé par les conventions sociales et l'aspiration à se fondre dans la parole créatrice, il y a l'existence d'une parole codifiée qui gère la confrontation d'homme à homme et qui doit éviter tout manquement à l'honneur : « Je lui ai seulement dit : " Il ne t'a pas encore parlé. Ça ferait vilain de tirer comme ça." [...] Puis Raymond a dit : "Alors, je vais l'insulter et quand il répondra, je le descendrai." J'ai répondu : "C'est ça. Mais s'il ne sort pas son couteau, tu ne peux pas tirer." » (OC I, p. 174). Meursault n'est donc pas homme à tirer sur un autre homme, sans mobile. Comme il le dit, d'ailleurs, très bien lui-même, s'il tire sur l'Arabe, lorsqu'il revient seul sur la plage, c'est parce que le contact direct avec les éléments naturels arrivés au paroxysme de l'hostilité, vu l'heure de la journée, entraîne une perte de contrôle. Le combat est inégal, une fois de plus : « C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau » (OC I, p. 175). C'est le cosmos tout entier qui est une menace, amenant Meursault à atteindre le plus haut degré de la souffrance et à accomplir l'irréparable : « J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. » (OC I, p. 176).

Mais Meursault a vécu aussi deux moments de proximité particulière avec la nature, sans subir sa brutalité, en compagnie de Marie : l'un, le lendemain de l'enterrement de sa mère à l'établissement de bains du port, l'autre, le jour du meurtre de l'Arabe. Ils sont tous deux marqués d'une grande sensualité justifiée par la proximité des corps dans l'eau, par l'accord avec une nature qui se donne, elle aussi, telle qu'elle est, conjuguant « l'eau froide », le ciel « bleu et doré » et la chaleur du soleil. Ces moments d'équilibre, de silence, il les a appréhendés comme la confirmation que l'homme n'a d'existence qu'au sein de la nature, qu'il lui faut retrouver ce lien originel où la parole est si puissante qu'elle est silence, un silence plein et non vide, qui ne trahit rien. Ils sont la preuve qu'il est possible d'atteindre cet au-delà des mots où tout se vit dans l'harmonie. Meursault en a, d'ailleurs, eu un avant-goût quand il est revenu à Alger après l'enterrement : « [...] et ma joie quand l'autobus est entré dans le nid de lumières d'Alger et que j'ai pensé que j'allais me coucher et dormir pendant douze heures » (OC I, p. 150). Ce qu'il célèbre là, c'est cet accord avec le monde dont il a été séparé pendant toute une journée, cette réconciliation avec soi-même dans l'oubli de soi-même. S'y ajoute l'importance donnée au sommeil dans la vie quotidienne qui est le signe d'un lâcher-prise : Meursault s'endort dans l'autobus qui l'amène à l'asile de vieillards, il s'endort encore pendant la veillée ; de retour chez lui il n'a qu'une idée en tête, c'est de dormir, comme le montre la citation précédente ; enfin, le matin du meurtre, il note : « Le dimanche, j'ai eu de la peine à me réveiller et il a fallu que Marie m'appelle et me secoue » (OC I, p. 168). Dans sa cellule, il dort aussi beaucoup. Or, ce besoin de dormir semble dépasser un besoin physique et s'apparente davantage à un besoin métaphysique, au goût pour un état où l'homme, réconcilié avec tout ce qui l'entoure, se fond dans le cosmos.

À la fin du roman, Meursault parle de « la tendre indifférence du monde » avec lequel il se reconnaît de connivence face à une société dont la parole inadaptée et hostile pourrait enfin être juste et sincère en se manifestant par des « cris de haine », qui font écho aux siens lors de la visite de l'aumônier. Ainsi le monde à l'état brut triomphe, emportant avec lui un homme seul, incompris et détesté de ses semblables. Cette paix, ce bonheur que Meursault trouve en lui sont peut-être liés au mot « Aum », ce souffle qui fait la cohérence de sa vie et qu'il évoque lors de l'entrevue avec l'aumônier : « Du fond de mon avenir, pendant toute cette vie absurde que j'avais menée, un souffle obscur remontait vers moi à travers des années qui n'étaient pas encore venues et ce souffle égalisait sur son passage tout ce qu'on me proposait alors dans les années pas plus réelles que je vivais » (OC I, p. 212). C'est peut-être ce souffle qu'il va rejoindre pour se confondre avec l'univers cosmique, emportant avec lui un monde de sensations, bien loin des voix humaines : « J'ai été assailli des souvenirs d'une vie qui ne m'appartenait plus, mais où j'avais trouvé les plus pauvres et

les plus tenaces de mes joies : des odeurs d'été, le quartier que j'aimais, un certain ciel du soir, le rire et les robes de Marie » (*OC I*, p. 202).

Dans *L'Étranger*, la parole, omniprésente, est l'objet d'une remise en cause incessante et parfois inconsciente de la part de Meursault. Elle est, à ses yeux, trop souvent attachée au passé, comme le montre le procès, ou projetée vers l'avenir, elle se disperse et ne peut exprimer avec force l'essentiel c'est-à-dire ce bonheur de faire corps avec le moment présent. Il faut donc la purifier afin que coïncident en elle l'Être et le Dire, afin qu'advienne ce souffle initial apparenté à « Aum », cette présence silencieuse où les mots, à force de sonner juste, sont inutiles, et dans laquelle lui-même se perdra. Mais cette expérience n'est pas sans conséquence puisque Meursault, en vidant la parole de sa force de communication, semble en proie à une lente déshumanisation marquée par l'absence de regret suite au meurtre de l'Arabe et parachevée par l'expression d'une grande colère en attente du cri de haine lancé par la communauté des hommes. Le bonheur qu'il recherche n'est-il pas à ce prix ?

Ainsi, en refusant à la parole le rôle majeur de communication sous prétexte qu'elle n'arrive pas à émettre le mot juste, Meursault mène une quête, certes légitime puisqu'elle est recherche du Tout, mais qui se révèle très dangereuse et destructrice sur le plan humain, sans qu'il en prenne vraiment conscience. L'on pourrait toutefois l'apparenter à Jonas dans la nouvelle *Jonas ou l'Artiste au travail* à propos duquel Claude Vigée écrit : « Jonas agonisant reconquiert, avec le bonheur d'exister ici-bas, une conscience vitale du Tout, « cette force joyeuse en lui [...] qu'il mettait au-dessus de toutes choses, dans un air libre et vif ». L'étoile du Royaume se met à luire sur « ses pensées qu'il ne pourrait jamais plus dire, à jamais silencieuses. [...] Et, dans l'obscurité revenue, là, n'était-ce pas son étoile qui brillait toujours ? C'était elle, il la reconnaissait, le cœur plein de gratitude et il la regardait encore, lorsqu'il tomba, sans un bruit. » (*Les Cahiers de L'Herne Albert Camus* p. 301-302 : extrait de « *Dernière rencontre avec Albert Camus* »)

Petit complément à mon article sur la relation Memmi – Camus

Guy DUGAS

Dans ma conférence de mars 2017 qui a donné lieu à l'article paru dans le n° 22-octobre 2017 des *Chroniques camusiennes*, j'avais fait état de l'envoi par Camus d'un volume dédicacé de *La Chute* à Albert Memmi.

Mes recherches actuelles sur le journal d'Albert Memmi et ses alentours m'ont permis de remettre la main sur un compte-rendu de ce "livre ambigu" que Memmi a donné le 10 septembre 1956, c'est-à-dire quelques semaines après que l'auteur du *Portrait du colonisateur* a quitté la Tunisie, au journal destourien *L'Action* auquel il collabore régulièrement depuis deux ans.

Je le livre tel quel : aux amis de Camus comme une pièce supplémentaire au dossier des relations entre les deux écrivains ; aux spécialistes de Memmi comme un élément de plus de sa réflexion générique sur les vertus comparées de la fiction et de l'essai.

LETTRE DE PARIS⁴⁰ par Albert Memmi

Juste l'année dernière, au cours de mes vacances parisiennes précisément, un critique littéraire me confiait, faussement compatissant :

- Il y a un drame Camus, c'est celui de sa stérilité : Camus est fini. Et pour comprendre ce drame, il faut savoir que les écrivains africains manquent de souffle... Tenez, depuis l'Antiquité...

Quelques mois après, Camus vient, d'un seul coup, de démentir le bruit fort complaisant de son agonie littéraire, et de reprendre sa place de premier écrivain vivant de l'A[frique] [du] N[ord]. *La Chute* est un chef-d'oeuvre et le public l'a accueilli comme tel : soixante mille en moins de deux mois.

Cela dit, et bien entendu, je dois avouer que sa lecture m'a laissé insatisfait sans que j'aie pu tout de suite m'expliquer pourquoi. Peut-être l'ambiguïté de l'oeuvre : ce n'est ni un roman, ni un essai. Le Personnage central, Clamence, manque de vie, n'existe pas assez, les autres pas du tout. C'est l'histoire d'une vie, mais il ne s'y passe presque rien, et dès le moment où le héros commence son long monologue, il ne se passera plus rien. Ce n'est pas davantage une simple démonstration. La rigueur du raisonnement n'est pas recherchée au détriment du plaisir de lire, l'enchaînement des arguments n'a rien de nécessaire, toutes les armes sont utilisées : l'ironie, l'émotion, l'analogie comme la preuve.

Lorsque j'avais lu le livre à Tunis, j'avais vaguement regretté que Camus n'ait pas su se décider, soit à étoffer son histoire, personnages et intrigue, à incarner son héros et solliciter davantage son imagination, soit au contraire à serrer de plus près sa démonstration et à la dépouiller de tout artifice de présentation.

En y réfléchissant, je m'aperçois maintenant que cette ambiguïté même s'imposait ; que Camus y a

⁴⁰ À partir du 3 septembre 1956, la collaboration de Memmi à *L'Action* évolue. De Paris, où il s'est désormais installé avec sa famille, il envoie régulièrement des "Lettres" faites de choses vues, de compte-rendus de lecture et d'impressions mêlées. Cette nouvelle forme de collaboration sera remise en cause quelques semaines plus tard par Béchir Ben Slama, qui considère que ces "Lettres" sont trop extérieures aux réalités et aux événements qui secouent alors l'Afrique du Nord.

trouvé la forme probablement nécessaire de son œuvre, que *La Chute* enfin ne pouvait guère être écrite autrement. C'est là, bien entendu, le meilleur compliment qu'on puisse faire à un artiste.

D'où provient donc l'irritation qui subsiste en moi à la relecture ? De l'ambiguïté de la conception qui a commandé celle de la forme. Camus n'a nullement cherché à nous intéresser à un univers *romanesque*, personnages ayant une vie indépendante, recelant un certain mystère que le romancier cerne sans jamais l'épuiser, qui lui échappe. Il voulait *démontrer* quelque chose. Mais cette démonstration ne peut entrer dans un moule rigoureusement logique.

On sait quel est son propos, celui de son personnage : après avoir été accusé par les autres, et en ayant longtemps souffert, il finit par accepter sa culpabilité, par plaider coupable. Mais il découvre en même temps que les autres aussi sont coupables, que tout le monde est coupable. Conclusion : tout le monde pourrait accuser tout le monde... Ou plutôt, personne n'a le droit d'accuser qui que ce soit. La revendication est en vérité d'ordre plutôt psychologique que véritablement moral. Sur le plan de la morale, elle aboutirait à supprimer toute hiérarchie entre les fautes.

Ce serait mettre sur le même plan l'étourderie ou la négligence et la préméditation. Elle aboutirait à la confusion des devoirs, c'est-à-dire, en définitive, à la négation de toute autre morale. Camus ne pouvait donc revêtir l'habit du philosophe, comme il ne voulait faire œuvre de romancier.

Comment pourrait-on caractériser ce livre ? Il se situe peut-être simplement dans la tradition du récit existentialiste. Il rend compte d'une expérience, à partir de laquelle on peut faire partir la réflexion. C'était là, je crois, la nouveauté et la limite du "roman" existentialiste : il a ouvert à la philosophie des secteurs nouveaux de l'expérience humaine, mais il ne pouvait espérer remplacer la tâche proprement philosophique.

Albert MEMMI

Parutions

[La revue de la Société des Études Camusiennes, *Présence d'Albert Camus*, publie tous les ans une Bibliographie et les comptes rendus des principaux ouvrages consacrés à Camus.]

[Nous remercions tous ceux qui mènent une veille active pour que nous parvienne le maximum de renseignements – en particulier l'infatigable Philippe Beauchemin, dont la passion camusienne n'a d'égale que son amour pour « la Belle Province ».]

➤ **Sur Camus**

Livres :

➤ Heinz Robert Schlette, *Albert Camus und die Juden mit einem Blick auf « die Griechen »*, Edition Böttger, Bonn, 2018, 48 p.

➤ Giovanni Catelli, *La mort de Camus*, Balland Editions, 2019, 282 p.

La grande presse s'était fait l'écho il y a quelques années de la thèse selon laquelle la mort accidentelle de Camus aurait été provoquée par le KGB. Le livre de Giovanni Catelli qui revient sur le sujet se lit comme un roman policier et Paul Auster en quatrième de couverture avoue son trouble devant ce qu'il considère comme une « argumentation convaincante ». Le point de départ apparaît cependant assez maigre : le journal posthume du poète tchèque Jan Zabrana qui comporte une confidence que celui-ci aurait reçue en 1980, vingt ans après la mort de Camus ! Vérité ou intox ? Sources fiables ? Les questions restent ouvertes. À partir de là, Giovanni Catelli développe son argumentaire sur plusieurs plans. Il note d'abord qu'il aurait été aisé à quelqu'un de suivre le retour de Camus en voiture à partir de Lourmarin avec ses différents arrêts et de saboter le pneu qui aurait provoqué l'accident fatal. Il note que le régime soviétique de l'époque pouvait avoir plus d'une raison d'en vouloir à Camus : son engagement temporaire au Parti Communiste d'Alger et les leçons anti-communistes qu'il en avait tirées, ses prises de positions fermes au moment l'invasion militaire des soviétiques et à propos de la répression en Hongrie en 1956, sa mise en cause personnalisée à plusieurs reprises de Dimitri Chepilov, ministre des Affaires Étrangères de l'URSS, y compris lors d'un meeting public salle Wagram en mars 1957, son soutien aux intellectuels hongrois, sa préface à l'affaire Nagy qui avait été exécuté, ses relations avec Pasternak et son rôle à l'occasion du Prix Nobel et pour l'édition de son œuvre... En appendice, Giovanni Catelli laisse entendre que Jacques Vergès, selon une rencontre qu'il avait eue avec lui, savait quelque chose. Hélas, tous ces témoins sont morts aujourd'hui ! À l'appui de sa thèse, Giovanni Catelli rappelle les pratiques meurtrières des services secrets de l'URSS ou de ses pays satellites dont la presse se fait périodiquement l'écho. Et il avance qu'un prétexte de plus pour cette action aurait pu être la visite de Kroutchev en France en mars 1960 ! Que ce livre agace ou convainque, « il reste une espérance », dit Giovanni Catelli, « qu'émerge une preuve, un témoignage, une voix qui nous parle, autant que possible, de cet accident tragique » ou que les archives secrètes du KGB en apportent explicitement la preuve, ce qui est peu probable. Mais à quoi bon ? (et cette affirmation ne saurait en aucun cas de ma part constituer une excuse à des gestes inadmissibles et inqualifiables quels que soient les régimes). Il nous reste l'œuvre de Camus et ses engagements en faveur de la liberté.

Guy BASSET

Reuves :

➤ *Camus et le siècle d'or espagnol* (dir. Vincenzo Mazza), *Revue d'Histoire du Théâtre*, n° 280, 2018/4.

➤ Maciej Kaluza : « Rethinking Camus's truce appeals : Neither colonizer nor colonized

in relation to Memmi's colonial dichotomy » [Pour repenser les appels à la trêve de Camus: Ni colonisateur ni colonisé par rapport à la dichotomie coloniale de Memmi], *Interventions, International Journal of Postcolonial Studies*, n° 21(2), 2019, p. 219-234.

➤ Maciej Kaluza, « The narrative of The Meursault Investigation : Is it the story of the stranger told by Clamence's double? » [Le récit de *Meursault contre-enquête* : S'agit-il de l'histoire de *L'Etranger* racontée par le double de Clamence ?], *Journal of Camus Studies*, 2018.

Articles :

➤ Antoine Antonini, « Le message d'Albert Camus », *Commentaire*, n° 161, 2018/1, p. 151-162.

➤ Autour de Camus

➤ Albert Memmi, *Journal de guerre 1939-1943*, suivi de *Journal d'un travailleur forcé et autres textes de circonstance*, édité par Guy Dugas, CNRS éditions, collection "Biblis", 2019.

➤ Jean Sénac, *Œuvres poétiques (NE)*, Actes Sud Littérature, Hors collection, 2019

➤ Germaine Tillion, *une ethnologue engagée*, études réunies et présentées par Tassadit Yacine, actes du colloque de l'EHESS, 16-17 mai 2015, Paris, Non Lieu, 2019, 251 p.

En réunissant douze contributions autour de la figure totémique de Germaine Tillion, Tassadit Yacine a eu l'ambition de faire apparaître les différentes facettes de cette forte personnalité entrée récemment au Panthéon. Si son action dans la Résistance, son attitude digne et efficace dans les camps, son engagement aux côtés de toutes les femmes qui sont revenues des camps, ont été largement célébrés, son œuvre scientifique et politique au service des Algériens risquait de rester bien méconnue.

L'Algérie constitue donc la toile de fond et le fil directeur du volume mais on ne perd pas de vue que « la vie de Germaine Tillion forme un tout, dont il est difficile et maladroit d'isoler certains aspects ou engagements » (T. Yacine). Certes tout commence en Algérie avant guerre dans ses missions ethnographiques dans l'Aurès en même temps que Thérèse Rivière (Michèle Coquet) : ces années d'apprentissage d'un métier, comme de prise de connaissance d'une civilisation qu'elle s'attachera peu à peu à dégager de la gangue d'un « mythe berbère » aux relents politiques, pour ne pas dire colonialistes.

Christian de Montlibert et Caroline Martello reviennent sur l'aventure de la création et de l'histoire des Centres Sociaux (à l'initiative de Germaine Tillion), pris entre un désir de développer largement l'éducation, dans tous les sens du terme, des populations dites indigènes et les implications politiques en période de guerre : l'assassinat de Mouloud Feraoun et de ses compagnons, par l'OAS, quelques jours avant l'indépendance de l'Algérie est la marque symbolique de l'ambition de cette structure, au service de l'éducation populaire.

On ne saurait passer sous silence ce maître ouvrage que constitue *Le Harem et les cousins* dont Abdelhafid Hammouche s'emploie un peu plus de cinquante ans après sa publication à relever les ambiguïtés et les intuitions fondamentales toujours vivantes. Pionnière dans l'étude de l'ethnologie du monde méditerranéen, qui dépasse ainsi la seule Algérie, Germaine Tillion, avec sérieux et humour, montre aussi à partir de cette « flaque endogamique » « l'écart fréquent entre les normes et les pratiques » (C. Bromberger).

Elle tire ainsi les leçons d'un double regard, à quinze ans d'intervalle de la même population, qui s'est appauvrie, regard marqué de son expérience de résistante (J. Blanc) et d'internée à Ravensbruck qui a développé en elle « un double apprentissage » (O. S. Tengour). Par ailleurs sa plongée immédiate au cœur du conflit algérien, les rencontres si importantes qu'elle y fit, les

polémiques que ses positions ont entraînées, les engagements qu'elle y prit dans un « devoir de témoigner », y compris contre la torture, sont rappelés par R. Weexteen et A. Romey.

Pour que les relations Albert Camus-Germaine Tillion soient présentes, le volume reproduit la contribution qu'Hervé Sanson, qui « a bien conscience de n'être pas exhaustif », avait donnée à la revue *Présence d'Albert Camus* en 2015.

Si Tassadit Yacine rappelle à juste titre qu'en 1958, Germaine Tillion fut nommée directrice d'études à l'École Pratique des Hautes Études (devenue EHESS), il aurait été opportun de souligner avec plus de force combien son action a permis, dans les années suivantes, autour de son séminaire et de la revue qui en était née, le développement et la coordination de la connaissance de la littérature orale arabo-berbère.

Le cahier de documents en fin de volume donne un bon aperçu de cet itinéraire de vie, à travers des photos peu souvent reproduites des missions dans les Aurès avant la seconde guerre mondiale, du dossier de candidature en 1958 à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, de son curriculum vitae avec ses missions et ses travaux tout au long de sa carrière...

Ce livre permet de mettre en perspective les ouvrages dans lesquels Germaine Tillion se met en scène elle-même : que l'on pense à son ouvrage *Les Ennemis complémentaires* paru dès 1960, avant l'Indépendance de l'Algérie, ou à *Il était une fois l'ethnographie...* Ce n'était donc que justice que de rendre hommage, en compagnie aussi de Tzvetan Todorov (qui lui était proche et qui signe ici un de ses tout derniers textes), à cet « électron libre » des sciences sociales qui savait s'engager et descendre sur le terrain. Germaine Tillion reste pour tous « une femme ethnologue engagée » (Corinne Fortier) au cœur de son temps, persuadée que « l'avenir d'une société est indissociablement lié à la manière dont les femmes y sont considérées ».

Guy BASSET

➤ Guillaume de Dieuleveult, *Un paquebot pour Oran*, Paris, Vuibert, 2019

Ce récit de voyage, reportage fictionnel, qui commence à Oran pour se terminer à Alger est entrelacé d'une leçon de l'histoire de l'Algérie, de la conquête et de l'occupation française. Ces rappels historiques relèvent d'une histoire ressentie.

Ce mélange rend cependant bien compte d'une certaine ambiance de l'Algérie contemporaine, mais il ignore ou plutôt sous-estime l'histoire politique de l'Algérie depuis l'indépendance.

Camus et Charlot sont largement cités et à l'arrière-plan sans constituer la réelle substance du livre. Il est cependant dommage que l'intéressante bibliographie en fin de volume n'inclue pas certaines références sur Edmond Charlot et oublie le livre d'Abdelkader Djemaï sur *Camus à Oran*.

En définitive l'intrigue du livre reste mince, relève plus du prétexte et même si sa lecture se fait aisément et rapidement, il n'apporte rien de bien nouveau.

François Bogliolo me signale que le journaliste-écrivain espagnol Javier Reverte a publié en 2016 un ouvrage en espagnol sur une thématique voisine : *El hombre de las dos patrias – Tras las huellas de Albert Camus // L'Homme des deux patries – Sur les traces d'Albert Camus*. Le livre, non traduit en français, a connu une grande couverture médiatique en Espagne.

Guy BASSET

Disparitions

Adèle King (juillet 1932-novembre 2018)

Adèle King est née Cockshoot, à Omaha, Nebraska (USA) en 1932 ; elle a grandi à Atlantic dans l'Iowa, dans une famille plutôt conservatrice. Elle étudie la philosophie à l'Université d'Iowa (à Iowa City) et sort seconde de sa promotion. Une bourse d'études la dirige vers la France en 1954. Elle rencontre Bruce King sur le bateau qui les emmène en Europe vers des destinations différentes car Bruce vient de terminer sa licence à l'Université Columbia (New York). Ils se retrouvent bientôt, ce n'est plus par hasard, à Paris et à Londres, puis brièvement à Heidelberg et ils rentrent au pays pour des destinations divergentes. Mais Adèle rejoint bientôt Bruce dans le Minnesota et ils se marient à Noël 1955, à Saint-Louis du Missouri. Ce sera le compagnonnage de toute une vie. De Minneapolis ils vont à Leeds, au Royaume-Uni où Adèle travaille et soutient une thèse de maîtrise sur Albert Camus. On lui conseille de continuer pour un doctorat, chose qu'elle fera après avoir donné naissance à Nicole. Sa thèse de doctorat de l'Université de Paris porte sur le philosophe et journaliste politique Paul Nizan, elle la soutient en 1970.

Entre temps Bruce a obtenu son doctorat avec une thèse sur Dryden mais son vif intérêt pour le tambour africain entraîne le couple au Nigéria. C'est ainsi que je les ai rencontrés à Ibadan en 1963. Adèle et moi étions chargées de cours dans le département d'Études françaises de l'Université fédérale du Nigéria à Ibadan. Les années soixante étaient une époque de troubles dans le pays. Après quelques années au Royaume-Uni où leur fille est née, on retrouve les King à l'Université de Lagos, puis à celle d'Ahmadou Bello (Nord du Nigéria) au début des années 1970. Avant de nous retrouver aux Etats-Unis dans les années 1980, les King avaient fait le tour du monde en passant par la Nouvelle-Zélande, l'Inde, le Canada et retour aux Etats-Unis. Nous avons renoué grâce aux congrès de langues modernes et autres réunions à New York ou à Paris ; c'est là qu'ils subissent la terrible perte de leur fille dans un incendie en 1990. Nicole était diplômée de l'Université Bryn Mawr. Adèle et Bruce ont vécu dans l'Indiana, avec Muncie comme port d'attache, Adèle enseignant à l'Université Ball State de 1986 à 2003. Ils passaient toujours du temps à Paris et s'y sont installés définitivement pour profiter des scènes musicales et du jazz. Je leur dois d'y avoir découvert la plupart des clubs de jazz de ma connaissance.

Adèle King a publié surtout en anglais, de nombreux articles et comptes rendus critiques et une dizaine d'ouvrages sur Nizan, Camus*, les nouvelles écritures féminines, Camara Laye etc, ainsi que des nouvelles africaines en traduction. En un dernier temps, elle s'intéressera particulièrement à Marie NDiaye et Abdourahmane Waberi.

Christiane MAKWARD

- Son *Camus* de 1964 a été enrichi et réédité à plusieurs reprises. En 1992, elle a publié *Camus's L'Étranger : fifty years on.* (ndlr)

Baptiste-Marrey (janvier 1928-janvier 2019)

De son vrai nom Jean-Claude Marrey – il prend celui de Baptiste-Marrey en 1982. Auteur de romans, de recueils poétiques et d'essais, c'est un ardent propagandiste de l'œuvre du poète Jean-Paul de Dadelsen, introduit par Camus chez Gallimard.

Acteur infatigable de la politique culturelle, en France et au niveau européen, il participe activement, à partir des années 1950, à l'effort de décentralisation théâtrale, en tant que secrétaire général du Centre dramatique de l'Est, à Strasbourg, puis en Picardie, puis en région parisienne. Il s'implique également dans la politique du Livre et de la Lecture publique.

Il s'élève passionnément contre la destruction de pans entiers de la culture ; citons, entre autres : *Éloge de la librairie avant qu'elle ne meure* (Le Temps qu'il fait, 1988) ou *Des belles utopies aux dures réalités, parcours d'un militant culturel* (Obsidiane, 2017).

À la fin de sa vie, il témoigne de sa lutte, de ses convictions et de ses échecs : *Petit traité de dissidence spirituelle* (Tarabuste, 2014).

Dans les années cinquante, il est proche de Camus, avec qui il entretient une correspondance de 1953 à 1959. Il le raconte dans *Albert Camus, un portrait* (Fayard, 2013).

Il n'a jamais oublié le rôle majeur que celui-ci a joué dans sa vie en le mettant en contact avec Michel Saint-Denis lors de la fondation du Centre dramatique de l'Est. Il devait être l'administrateur du Théâtre de l'Athénée que Malraux allait confier à Camus en 1960.

Baptiste-Marrey n'a cessé de s'étonner de cette bienveillance à son égard : « Il est tout à fait remarquable qu'un homme de sa stature, très occupé par son œuvre, ses fonctions chez Gallimard, ses activités politiques, le journalisme, ait eu cette sorte d'attention pour ce que je faisais et ce que je lui demandais, sans vrai retour possible. »

Il écrit : « La personne de Camus, son sourire, son accent, son élégance et sa simplicité, sa disponibilité, puis nos échanges épistolaires, nos entrevues, l'aventure de la création théâtrale, sa pièce *Les Justes*, ses rapports avec l'Algérie, l'amitié grandissante et le coup terrible de sa mort sont au centre de mes souvenirs. »

Au centenaire de la naissance de l'écrivain, en 2013, il déclare : « Le jour de sa mort j'ai perdu plus qu'un ami, plus qu'un maître et un écrivain admiré – un être humain que j'aimais comme il arrive rarement d'aimer dans une vie. Avec cette douceur et cette intensité, à distance, sans attendre de réciprocité ni aucun avantage ».

Agnès SPIQUEL

* * *

L'acteur français William Sabatier qui vient de mourir à 95 ans avait joué dans *L'État de siège* de Camus en 1948. Il tenait le rôle d'un homme de la cité.

Sociétés amies

- **Les Amitiés Internationales André Malraux (AIAM)**
 - diffusent une lettre électronique mensuelle, *Notes de passage*
 - vont publier le n° 17 de leur revue, *Présence d'André Malraux*, coordonné par Jean-René Bourrel et consacré à « Malraux et l'Afrique ».

